JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES
DE l'Europe, & principalement de la Suiſſe.

DÉDIÉ AU ROI.

. . . . *Proſit noſtris in montibus ortum.*
Enéide, liv. IX.

JUILLET 1782.

A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL DE NEUCHATEL.

Œuvres de Jean-Jaques Rouſſeau : édition de Geneve, troiſieme & derniere livraiſon, huit volumes.

PARLONS encore une fois de cet homme célebre, dont le nom ſeul excite l'intérêt & réveille la curioſité des lecteurs, qui, ſe ſurvivant en quelque ſorte à ſoi-même, laiſſant après ſoi une mémoire plus vivante, dirai-je plus, ſubſtantielle, qu'aucun écrivain, tient, après ſa mort, plus que jamais l'attention publique fixée ſur lui, & ne fait encore que commencer à être réellement connu à pouvoir être apprécié. Quoi que puiſſe en dire un journaliſte, dans cet inſtant critique, où les jugemens, ſi long-tems incertains & ſuſpendus, ne ſont pas encore tout-à-fait arrêtés, où la mer agitée de l'opinion va achever lentement de ſe calmer, où le flux & le reflux va ceſſer; tout ce qu'il en dira ſe fera lire. Quiconque parle bien ou mal de Rouſſeau eſt ſûr d'être écouté.

Ces huit volumes completent la collection de ſes

Digitized by Google

ouvrages. Tout y eſt, à l'exception de quelques écrits, informes eſſais de ſa jeuneſſe, qui engageront les ſouſcripteurs à acheter un ſupplément dont ils feront partie, & qui ſans cela aurait fort bien pu ne pas ſe vendre.

Les deux premiers volumes de cette livraiſon doivent précéder les ſeize qui ont déjà été publiés; ils commenceront le recueil. Si l'on a imaginé cette manœuvre typographique, incommode pour les ſouſcripteurs, pour dérouter les contrefacteurs, je ne vois pas trop qu'il y ait là de quoi les déconcerter.

Dans ces deux volumes ſont les œuvres politiques de Rouſſeau, déjà connues; ſon admirable *Diſcours ſur l'origine de l'inégalité*, diſcours ſi peu académique, ſi profondément penſé, écrit avec une ſi mâle & ſi ferme ſimplicité; celui *ſur l'économie politique*, & le *Contrat ſocial*. On y a joint un écrit qui n'avait point encore été publié, *ſur le gouvernement de Pologne*.

En rendant compte, il y a près d'un an, (*a*) de l'ouvrage qu'a fait l'abbé Mabli ſur le même ſujet, je doutais fort que celui-ci pût être meilleur. Maintenant que je l'ai lu, je ne dirai pas qu'il eſt meilleur; mais je ne les compare plus.

Quelle force dans tout ce que dit Rouſſeau! que de profondeur dans ſes idées! quelle noble & belle ſimplicité! quelle fécondité dans ſes principes! Il né-

(*a*) Voyez le Journal de ſeptembre 1781, p. 20-33.

Digitized by Google

glige peut-être un peu trop les détails ; mais il voit ſi bien en grand !

On retrouve ici cette ame antique, exaltée par la méditation de l'hiſtoire majeſtueuſe des républiques de Rome & de la Grece, qui ne connaît d'autre politique que la leur, politique toujours ſimple, toujours vaſte, toujours fiere. Son enthouſiaſme gagne le lecteur : il ſemble que ce ſoit un dernier rejeton de la race des Brutus, qui de ſa main libre & vigoureuſe ait tracé ce plan de conſtitution pour la Pologne.

Nous voilà donc, dira-t-on, dans le pays des chimeres ! Peut-être. Mais le rêve eſt ſi beau, ſi profond, ſi conſéquent, ſi raiſonnable, qu'on oublie aiſément que c'eſt un rêve. Je ne ſais même s'il eſt bien vrai que c'en ſoit un : car de quel droit jugerons-nous impoſſible ce qui n'a point été tenté ?

Rouſſeau eſt beaucoup plus content que l'abbé Mabli de la conſtitution de la Pologne ; il veut y faire beaucoup moins de changemens. Il ne veut point, par exemple, qu'on rende la couronne héréditaire : il voudrait que preſque tout reſtât à peu près tel qu'il eſt. Et il en donne des raiſons plauſibles.

Nos deux légiſlateurs ont bien de grands principes qui leur ſont communs, tels que celui de ſe ſoucier très-peu de l'argent, de ne pas vouloir qu'il ſoit le mobile univerſel, le reſſort & l'ame de tout, ni par conſéquent que le commerce, ſon véhicule, ſoit l'objet des ſoins empreſſés du gouvernement. Mais

Digitized by Google

Rouſſeau a de plus ici, comme en toute autre matiere, des idées qui ne ſont qu'à lui.

Il trouve, par exemple, qu'aujourd'hui tous les Européens ſe reſſemblent; qu'il n'y a nulle part, pas même en Angleterre, un eſprit national aſſez caractériſé. Le Spartiate n'était que Spartiate; il ne pouvait vivre qu'à Sparte: il eût été étranger dans toute autre ville, même de la Grece. Qu'un Polonais ſoit de même Polonais, & ne puiſſe être que Polonais: ayez un culte national, un théatre national, des amuſemens nationaux, des fêtes nationales; faites, que tous les citoyens ſoient, & converſent, & vivent ſans ceſſe les uns avec les autres; tenez-les toujours ſous les yeux les uns des autres, dans la dépendance les uns des autres; imaginez & employez tous les liens poſſibles pour réunir fortement en un ſeul corps tous les membres de l'état. Alors vous aurez des citoyens ſemblables à ceux des anciennes républiques; vous verrez refleurir parmi eux ces vertus, *qu'il n'appartient pas même aux modernes de croire*; (*a*) comme le dit ſi bien Rouſſeau. Je vais le laiſſer parler lui-même un inſtant. « Quand on lit l'hiſtoire ancienne, on ſe croit tranſporté dans un autre uni-

(*a*) Ni ſur-tout de louer. Il nous ſied bien, à nous autres, de louer Caton! Pour moi, j'aime mieux qu'on en diſe du mal. *Ne ceſſeras-tu point de médire d'une honnête femme?* diſait un Lacédémonien au panégyriſte qui la célébrait. J'en dirais volontiers autant à ceux qui vantent les anciens; j'excepte Rouſſeau.

Digitized by Google

vers & parmi d'autres êtres. Qu'ont de commun les Français, les Anglais, les Ruſſes, avec les Romains & les Grecs? Rien preſque que la figure. Les fortes ames de ceux-ci paraiſſent aux autres des exagérations de l'hiſtoire. Comment eux, qui ſe ſentent ſi petits, penſeraient-ils qu'il y ait eu de ſi grands hommes? Il n'y a plus aujourd'hui de Français, d'Allemands, d'Eſpagnols, d'Anglais même, quoi qu'on en diſe; il n'y a que des Européens. Tous ont les mêmes goûts, les mêmes paſſions, les mêmes mœurs : tous dans les mêmes circonſtances feront les mêmes choſes : tous ſe diront déſintéreſſés, & ſeront fripons : tous parleront du bien public, & ne penſeront qu'à eux-mêmes : tous vanteront la médiocrité, & voudront être des Créſus. Ils n'ont d'ambition que pour le luxe; ils n'ont de paſſion que celle de l'or. Sûrs d'avoir avec lui tout ce qui les tente, que leur importe à quel maître ils obéiſſent, de quel état ils ſuivent les loix? Pourvu qu'ils trouvent de l'argent à voler, (*a*) & des femmes à corrompre, ils ſont par-tout dans leur pays. . . S'ils ont des loix, c'eſt uniquement pour leur apprendre à bien obéir à leurs maîtres, à ne pas voler dans les poches, & à donner beaucoup d'argent aux fripons publics. S'ils ont des uſages, c'eſt pour ſavoir amuſer l'oiſiveté des femmes galantes, & promener la leur avec grace. S'ils s'aſſemblent,

(*a*) J'aurais dit ſimplement, *à gagner.*

Digitized by Google

c'eſt dans des ſalles bien fermées & à prix d'argent, pour voir ſur des théatres efféminés, diſſolus, où l'on ne ſait parler que d'amour, déclamer des hiſtrions, minauder des proſtituées, & pour y prendre des leçons de corruption, les ſeules qui profitent de toutes celles qu'on fait ſemblant d'y donner; c'eſt dans des fêtes où le peuple, toujours mépriſé, eſt toujours ſans influence, où le blâme & l'approbation publique ne produiſent rien; c'eſt dans des cohues licencieuſes pour s'y faire des liaiſons ſecretes, pour y chercher les plaiſirs qui ſéparent, iſolent le plus les hommes, & relâchent le plus leurs cœurs... »

Je reconnais mon *ſiecle* à ces illuſtres marques.

En voilà plus que je ne voulais en dire ſur ce bel ouvrage, où le lecteur équitable trouvera Rouſſeau très-conſéquent à tous ſes principes, plus ſimple que l'abbé Mabli par cela même qu'il eſt plus profond; plus attentif à lier & ſubordonner les unes aux autres toutes les parties de l'état: pouſſant juſques au bout les idées que l'abbé Mabli ne ſuit pas auſſi loin; offrant un ſyſtême moins compliqué, mais peut-être moins approprié, moins praticable que le ſien.

On a renvoyé au vingt-troiſieme volume, diſtribution aſſez déſagréable, l'extrait de deux projets de l'abbé de Saint-Pierre, avec le jugement qu'en porte Rouſſeau. Vous connaiſſez, lecteur, ce qui concerne *la paix perpétuelle*, dont Voltaire s'eſt ſi fort mo-

Digitized by Google

qué. (*a*) Vous lirez avec plus de plaiſir encore l'écrit ſur la *Polyſynodie*, ou ſur les avantages qui réſultent pour une monarchie d'être gouvernée par pluſieurs *chambres* ou conſeils ſous l'autorité immédiate du prince, plutôt que par un ou pluſieurs miniſtres. Les premiers chapitres ſur-tout ſont de ce ſtyle ſimplement énergique, qu'on ne ſe laſſe point d'admirer dans les ouvrages de Rouſſeau.

A propos de ſtyle, j'ajouterai que Rouſſeau eſt, je crois, le ſeul de tous les écrivains politiques, à qui on ne puiſſe reprocher ni embarras, ni obſcurité, ni phraſes vagues. Il dit toujours nettement & toujours bien ce qu'il veut dire: on le comprend aiſé-

---

(*a*) Dans un *Reſcrit*, très-plaiſant, *de l'empereur de la Chine*, qui veut auſſi être compris dans cette paix... Comme ces deux hommes ſe reſſemblaient peu! Il eſt peu de contraſtes plus entiers. Ils ont été, l'un le *Démocrite*, & l'autre l'*Héraclite* de ce ſiecle... Et comment ce ſiecle, nullement pleureur, n'a-t-il pas perſifflé davantage ſon *Héraclite?* Comment a-t-il fait tant de cas de ſes talens? C'eſt un petit phénomene moral. Au reſte, ce ne ſont guere que les jeunes gens qui entrent dans la ſecte de l'Héraclite moderne. Cela me rappelle ces quatre mauvais vers que j'avais fagotés dans mon enfance:

On s'endurcit en vieilliſſant;
Et tel qui fut un Héraclite,
N'eſt aujourd'hui qu'un mépriſant
Et mépriſable Démocrite.

Ce que c'eſt que d'avoir fait des vers! Ils ont beau être plats, on ne réſiſte point à la tentation de les citer.

Digitized by Google

ment ; il n'eſt jamais beſoin de relire, pour peu qu'on ſoit intelligent & attentif.

Dans les ſix derniers volumes de cette collection, il n'eſt plus queſtion que de Rouſſeau, de ſon caractere, de ſes aventures & de ſes malheurs. Six volumes employés à parler de ſoi ! c'eſt beaucoup : diſons-le ſans détour, c'eſt trop, quelqu'intéreſſant & énigmatique que l'on ait pu être pour le public.

Heureuſement, en parlant de ſoi, Rouſſeau dit aſſez ſouvent des choſes qui ſont d'un intérêt général, que chaque lecteur peut s'appliquer, & qui pour lors n'en ſont que mieux dites, parce qu'en les diſant l'auteur était occupé de ſoi.

Peut-on l'être au point où il l'eſt ? Autant les autres hommes en général cherchent trop peu à ſe connaître, autant il me ſemble que Rouſſeau s'eſt trop étudié ſoi-même. *Eſt medium in rebus :* c'eſt par-tout qu'il y a un point en-deçà duquel il ne faut pas s'arrêter, au-delà duquel chaque pas ne fait plus qu'égarer.

Les *Confeſſions* & les *Rêveries*, dont j'ai ſuffiſamment parlé dans mon précédent Journal, rempliſſent deux volumes. *Rouſſeau juge de Jean-Jaques* en trois dialogues en remplit deux autres. Enfin, il y a trois volumes de lettres.

Parlons d'abord des lettres.

Elles n'ont pas en général le mérite du ſtyle épiſtolaire ; & pluſieurs de celles ſur-tout qui compoſent le dernier volume, m'ont paru être fort peu intéreſ-

Digitized by Google

ſantes. Les meilleures ſont des eſpeces de diſſertations plus ou moins étendues, où l'on ſent toujours l'auteur, qui ſemblent avoir été deſtinées à l'impreſſion, écrites pour le public. Telles ſont quelques lettres relatives à ſes ouvrages, dans leſquelles on trouve des éclairciſſemens ſur les idées qu'il y avance, ſur le but qu'il s'y eſt propoſé ; une longue *lettre au prince de Wirtemberg*, qui lui avait demandé des conſeils & des directions ſur l'éducation de ſa fille ; quatre *lettres à M. de Malesherbes*, où il explique en détail les motifs de ſa retraite, & rend compte de l'origine & des progrès de ſon goût pour la ſolitude ; & quelques autres.

De toutes ces lettres il n'y en a certainement aucune qui ſoit écrite avec autant d'aiſance, d'eſprit & de gaieté, que celle où il fait au maréchal de Luxembourg le portrait des Neuchatelois : il y eſt d'un enjouement & d'une légéreté tout-à-fait aimable ; c'eſt la ſeule où il m'ait paru avoir ſaiſi le vrai ton du genre.

Ses obſervations ſur nous, nos uſages & nos mœurs, notre eſprit & nos prétentions à l'eſprit, notre vanité, notre manque de goût & notre politeſſe ſont aſſurément très-fines, très-amuſantes, très-propres à égayer le lecteur à nos dépens. Si elles ſont vraies, c'eſt ce que je ne vous dirai pas, & pour cauſe : je ne veux fâcher perſonne, & d'ailleurs je ſuis auſſi Neuchatelois. Mais je crains fort qu'elles ne paraiſſent très-juſtes aux étrangers qui nous ont un peu obſervés. Quoi qu'il en ſoit, je ſouhaite, pour l'honneur de mon

Digitized by Google

pays, qu'on y ait l'esprit de ne pas se mettre de mauvaise humeur contre le peintre, & même l'esprit, encore bien plus rare, de profiter de ses remarques.

Deux de ces lettres méritent encore que nous nous y arrêtions un instant.

L'une roule sur ses idées religieuses : il y raisonne assez au long sur l'existence de Dieu, & j'avoue que je le trouve faible raisonneur sur cette matiere. C'est comme cette premiere partie de la *Confession de foi du Vicaire Savoyard*, si admirée, si vantée, & dont nos théistes ont fait leur symbole. Jamais elle ne m'a satisfait. Rousseau y est beaucoup plus, selon moi, grand écrivain que bon philosophe : sa logique n'y est pas sévere, ni sa métaphysique profonde ; il n'y montre pas de grandes connaissances en théologie naturelle : à la place de tout cela il a mis de l'éloquence, du sentiment, de la chaleur. Mais ce beau plaidoyer en faveur d'une excellente cause a le grand défaut de ne pas être fort de preuves. Quand vous voudrez des raisonnemens sans replique sur ce sujet, cherchez-les dans Wolf, dans Clarke, dans Locke : ces avocats s'animent moins, mais ils prouvent mieux.

A la fin de cette lettre, Rousseau expose plus nettement qu'il ne l'a fait dans aucun de ses ouvrages, le systême bizarre qu'il s'était fait sur Jésus-Christ & sa religion. Selon lui, Jésus fut un sage, dont le *noble projet était* d'abord *de relever son peuple, d'en faire derechef un peuple libre & digne de l'être*, & qui dans ce

Digitized by Google

but avait fait une étude approfondie de la loi de Moïse. Mais, malgré tout ſon *génie*, *la trop grande douceur de ſon* angélique & divin *caractere* le rendait peu propre à opérer une *révolution*, à laquelle d'ailleurs s'oppoſait invinciblement *la baſſeſſe de ſes vils & lâches compatriotes*, *peuple incapable de toute vertu*. S'étant donc convaincu de l'abſolue impoſſibilité *de réuſſir dans ce premier plan*, *il voulut* au moins *faire* après ſa mort *par ſes diſciples dans l'univers* cette grande *révolution* que pendant ſa vie il n'avait pu *faire par lui-même chez ſon peuple*.

L'idée eſt neuve, & il n'eſt certes pas ſurprenant qu'elle le ſoit. Il fallait vivre dans ce ſiecle, pour imaginer de faire de Jéſus-Chriſt un philoſophe politique, un Gracchus Hébreu, j'ai preſque dit, un économiſte. Cela n'était encore venu, j'en ſuis ſûr, dans l'eſprit de perſonne.

Mais où donc Rouſſeau voit-il ce projet ? Comment a-t-il fait cette belle découverte ? Quels mémoires ſecrets s'eſt-il procurés ? car dans l'Evangile on ne trouve rien de ſemblable. Et pourquoi ce ſage reſtaurateur de la loi des Juifs, dépité de la bêtiſe de ſes compatriotes, a-t-il choiſi parmi eux *de ſi pietres diſciples*, comme il plait à Rouſſeau de les appeller, qui ont ſi mal écrit l'hiſtoire de ſa vie, qu'il faut des yeux pénétrans pour *ſavoir la lire comme il faut*, *à travers les fatras dont ces pauvres gens l'ont défigurée* ; des diſciples qui n'ont fait que tranſcrire ſes diſcours

Digitized by Google

ſans les comprendre, quoiqu'ils les aient ſi bien retenus, & qu'on en retrouve la ſubſtance dans leurs propres écrits; des diſciples qui ont raconté de lui une foule de miracles que non-ſeulement il n'a jamais faits, mais qu'il a même *déclaré très-poſitivement qu'il ne ferait point, marquant un très-grand mépris pour ceux qui en demandaient?* . . . Eſt-ce aſſez de contradictions entaſſées?

Quiconque a lu les épîtres de Jaques, de Paul, de Jean, les prendra difficilement pour des imbécilles, dont *le groſſier, mais fier enthouſiaſme*, qui les animait, a fait *des hommes éloquens & courageux*; & puis c'eſt tout. Des viſionnaires auſſi deſtitués de bon ſens qu'on veut les ſuppoſer, n'écrivirent jamais ainſi.

Je n'ai point rapporté ſans quelque répugnance toutes ces étranges aſſertions. Mais elles expliquent très-bien toutes les apparentes contradictions de Rouſſeau ſur le chriſtianiſme; elles montrent comment peut ſe concilier tout ce qu'il en a dit. . . Les contradictions s'expliquent ici les unes par les autres.

Pourquoi l'homme, qui penſait de cette maniere, dont le prétendu chriſtianiſme était ſi peu apoſtolique & reſſemblait ſi peu au nôtre; pourquoi, dis-je, avait-il la fantaiſie de vouloir à toute force communier? Juſqu'ici je l'avais cru chrétien, à ſa maniere, il eſt vrai, comme tant d'autres, mais enfin chrétien; & ne voulant faire *l'examen du chriſtia-*

Digitized by Google

niſme (*a*) de perſonne, je m'en tenais là. Mais je trouve maintenant que ſa maniere de l'être, ſi c'en eſt une, l'exclut de l'égliſe; & ce déiſme, légérement teint de chriſtianiſme, ne me paraît différer de l'autre qu'en ce qu'il eſt encore plus mal raiſonné. C'eſt beaucoup dire. (*b*)

Une autre lettre, dont je ne puis m'empêcher de faire mention, & à laquelle je ne penſe point ſans être ému, s'adreſſe au philoſophe Diderot. Elle eſt écrite avec eſtime, avec affection, & cela dans le tems même que, prévenu contre Rouſſeau, Diderot le haïſſait comme un méchant, ne voulait plus le voir, le décriait par-tout. Voici la concluſion de cette lettre. . . « Vous pouvez avoir été ſéduit & trompé. Cependant votre ami gémit dans ſa ſolitude, oublié de tout ce qui lui était cher. Il peut y tomber dans le déſeſpoir, y mourir enfin, maudiſſant l'ingrat, dont l'adverſité lui fit verſer tant de larmes, & qui l'accable indignement dans la ſienne. Il ſe peut que les preuves de ſon innocence vous parviennent enfin,

---

(*a*) J'ai toujours été ſcandaliſé qu'un miniſtre de l'Evangile eût fait imprimer contre ſon ancien ami un livre que je ne lirai point, ſous le titre révoltant d'*Examen du chriſtianiſme de J. J. Rouſſeau.*

(*b*) Il eſt très-beau ſans doute & très-religieux de ne pas concevoir qu'il puiſſe exiſter des athées. Mais cependant les athées ſont bien plus conſéquens que les déiſtes; & un bon & profond raiſonneur ſera toujours à mon avis athée ou chrétien.

Digitized by Google

que vous soyez forcé d'honorer sa mémoire, & que l'image de votre ami mourant ne vous laisse pas des nuits tranquilles. Pensez-y, Diderot. Je ne vous en parlerai plus... » Et, après une pareille lettre, ce Diderot, *né bon & avec une ame franche*, ce Diderot, *le meilleur des hommes*, comme l'appelle Rousseau lui-même, a pu continuer à se déchaîner contre un ami de seize ans! & cet ami s'est désespéré; son imagination troublée l'a environné de fantômes ennemis; il s'est abreuvé d'amertume, sans que Diderot s'en soit fait aucun reproche, sans qu'il en ait eu *des nuits* moins *tranquilles!* Je ne conçois pas cela. Ceux qui nous parlent tant de sentiment en ont-ils donc si peu? Lors même que j'aurais cru avoir toutes les preuves imaginables que l'homme qui m'aurait écrit ainsi étoit un scélérat hypocrite, il ne m'aurait plus été possible d'écrire une ligne, de dire un mot contre lui: pour tout ce qu'il y a de biens dans l'univers & de motifs dans la morale, je ne l'aurais pas pu.

A propos de Diderot, je me rappelle une bonne plaisanterie que fait Rousseau au sujet du système de législation, que l'encyclopédiste, de concert avec l'auteur du livre *de l'Esprit*, devait, à ce qu'on disait alors, donner à la Corse... « Je désire passionnément voir une législation de leur façon: mais j'avoue que j'ai peine à voir quel fondement ils pourraient lui donner en Corse; car malheureusement les femmes de ce pays-là sont très-laides, & très-chastes, qui pis est. »

Pour

Digitized by Google

Pour qu'il y ait un mot de littérature dans cet article, je transcris ici la phrase suivante d'une lettre à un jeune auteur. . . « Evitez cette métaphysique à la mode, qui depuis quelque tems obscurcit tellement les vers français, qu'on ne peut les lire qu'avec contention d'esprit. Les vôtres ne sont pas dans ce cas encore, mais ils y tomberaient. . . Ils abondent en pensées philosophiques, auxquelles je reprocherais quelquefois de l'être trop. »

Venons enfin à *Rousseau juge de Jean-Jaques.*

J'ai parlé au long en son tems (*a*) du premier dialogue de ce singulier livre, & je ne répéterai pas ici ce que j'en ai dit. Ce sont toujours les mêmes idées de complot; & il les pousse si loin qu'on est tenté de lui savoir gré de ne point soupçonner que le chien qui le renversa en octobre soixante & seize fût gagné par les philosophes.

Mais il y a dans le second dialogue beaucoup de détails moraux sur le caractere & les habitudes de Rousseau, qui sont réellement intéressans, parce qu'ils donnent lieu à des réflexions plus générales.

Ainsi Rousseau, par exemple, se disposant à examiner Jean-Jaques pour en porter un jugement, dit d'excellentes choses sur la maniere dont on doit s'y prendre, si l'on veut juger sainement du caractere de quelqu'un.

(*a*) Voyez le Journal de mars 1781, p. 23-45.

Digitized by Google

« Après avoir, dit-il, étudié l'homme toute ma vie, j'avais cru connaître les hommes. Je m'étais trompé. Je ne parvins jamais à en connaître un seul : non qu'en effet il ſoit difficile de les connaître, mais je m'y prenais mal... » En les jugeant ſur celles de leurs actions qu'ils mettaient en vue, en leur prêtant les motifs qui l'auraient fait agir à leur place, il s'abuſait toujours. C'était le moyen de ne connaître jamais que ſoi-même, de ne voir jamais que ſoi & ſes motifs dans les actions des autres. Ce défaut eſt aſſez général; & tel qui a étudié l'homme toute ſa vie, n'en eſt pas exempt : on peut connaître le cœur humain, & ſe méprendre ſur le vrai caractere de tous les individus.

Un autre défaut eſt celui de ces jugeurs ſubtils, dont l'exceſſive ſagacité *ſaiſit avidement en l'air un trait, un geſte, un mot inconſidéré*, qu'ils regardent comme caractériſtiques, & dont ils tirent mille conſéquences, s'applaudiſſant beaucoup de leur merveilleuſe pénétration.

Que faire pour éviter ces deux écueils? Ne pas ſi fort précipiter ſon jugement, ſe donner le loiſir d'étudier un homme à fond; ſe défier d'une fineſſe qui n'eſt bonne qu'à égarer, mais auſſi ne pas s'en rapporter à la premiere apparence; chercher à ſaiſir les rapports & l'enſemble des inclinations, des mœurs, des goûts, des penchans, des habitudes d'un homme; le voir agir en l'entendant parler; ſuivre le cours de

Digitized by Google

ſon humeur, la pente de ſes affections, les détails de ſa vie, en les rapportant toujours à l'enſemble. Ah ! ſi l'on ne jugeait jamais qu'avec ces équitables précautions, qui jugerait-on ? Soi, ſoi d'abord, & peut-être perſonne que ſoi : deux ou trois perſonnes tout au plus... & chacun ſe mêlerait-il de juger ?

Dans ce dialogue, Rouſſeau met très-bien en uſage ce principe ; il rend compte de la maniere la plus ſatisfaiſante du caractere de Jean-Jaques ; & je vois avec plaiſir que le jugement qu'il en porte eſt aſſez conforme à l'idée que je m'en étais faite d'après la lecture des *Confeſſions*. C'eſt un homme, non pas vertueux, mais ſenſible, mais bon, & qui s'eſt tenu plus près que nous de la nature.

Sa diſcuſſion ſur la ſenſibilité mérite que nous nous y arrêtions un moment.

Le mot de *ſenſibilité* eſt un de ces mots vagues qui donnent lieu à des conteſtations éternelles, parce qu'on y attache des ſens différens.

Tous les hommes ſont ſenſibles, & peut-être au même degré, mais non pas de la même maniere.

Il y a d'abord une ſenſibilité phyſique, dont J. J. eſt doué, nous dit-on, à un aſſez haut degré... Il eſt ſenſuel, & ne voit pas quel ſi grand mal il y aurait à l'être, pourvu que ce ſoit d'une ſenſualité ſimple, non raffinée, ni de parade, ni portée à l'excès. Il a beſoin que l'imagination aſſaiſonne pour lui les plaiſirs des ſens ; il faut qu'il ait deſiré pour pouvoir jouir :

Digitized by Google

mais la modération ne lui coûte plus rien dans ce qu'il poſſede, parce qu'alors l'imagination n'agit plus ; il ne s'en dégoûte pourtant pas, & ce qui lui plut une fois lui plaira toujours. *Il vivrait éternellement du même mets, relirait toujours le même livre, ne verrait toujours que la même perſonne.* Aimable & ſage épicuréiſme, que la bonne nature enſeigne à ſes enfans.

Il y a enſuite la ſenſibilité morale; & celle-ci eſt double; elle agit comme l'aimant, qui attire par l'un de ſes poles & repouſſe par l'autre. La ſenſibilité attractive eſt l'œuvre de la nature ; la ſenſibilité répulſive eſt celle de l'amour-propre, qui ſe compare ſans ceſſe aux autres, & s'enfle, & s'aigrit dans la ſociété. Cette derniere eſt ſur-tout le triſte partage des gens d'eſprit : les ſots n'en ont guere, parce que fort contens de leur lot, & ne ſentant point, au moins diſtinctement, les avantages des autres ſur eux, ils n'envient rien à perſonne.

J. J. n'éprouve cette ſenſibilité répulſive que pour l'injuſtice & la méchanceté : mais la ſenſibilité attractive exerce ſur lui tout ſon empire, & le gouverne deſpotiquement ; il n'eſt mu que par ce reſſort ; lui ſeul peut vaincre ſon indolence naturelle, ſa pareſſe à parler & à agir... « Jamais homme ne ſe conduiſit moins ſur des principes & ſur des regles, & ne ſuivit plus aveuglément ſes penchans. Quand il eſt tenté, il ſuccombe ; quand il ne l'eſt pas, il reſte dans ſa langueur... » Il n'en ſort même que par élans,

Digitized by Google

par bonds, & pour y retomber bientôt; ce qui rend ſa *conduite inégale & ſautillante.* Facile à émouvoir, *ſes émotions s'apperçoivent, quoiqu'il ne s'agite pas; elles ſont naturelles & ſimples, comme ſon caractere.* Ses yeux ſe mouillent aiſément; mais l'attendriſſement ſeul a droit de faire couler ſes larmes; il n'en a point pour la douleur. Point *de ces démonſtrations affectées & convulſives, de ces ſingeries à la mode, dont on nous fait des maladies de nerfs: il eſt parmi tous ces énergumenes de ſenſibilité, comme une belle femme ſans rouge, qui n'ayant que les couleurs de la nature, paraît pâle au milieu des viſages fardés.* Comme c'eſt de la ſenſibilé qu'il a, & non pas de la vivacité, (qualités qu'on prend ſouvent l'une pour l'autre, quoique rarement unies, & preſqu'incompatibles) il n'a aucun inſtinct de curioſité: cet inſtinct eſt celui des cœurs vuides & des eſprits d'une activité inquiete; il n'eſt point celui de la nature.

L'imagination eſt la fidelle compagne de la ſenſibilité. Celle de J. J. a fait ſon deſtin. Dès ſon enfance, courant le monde & cherchant les aventures, il s'eſt délicieuſement nourri de ſes rêves & de ſes fictions; il en a vécu. Des méditations purement abſtraites ne ſont pas pour lui; il lui en faut de *moins ſeches, plus douces, plus illuſoires, plus appropriées à lui tout entier. Il eſt paſſionné de la nature; elle ſe peint à ſes yeux des couleurs les plus vives, & s'habille pour lui des formes les plus charmantes.*

Digitized by Google

Avec un tel caractere, qu'a dû être J. J. pour ſes ſemblables? Lors même qu'il ſe plaiſoit le plus dans leur commerce, n'eſt-il pas naturel qu'il ait aimé la ſolitude, empire de l'imagination? Il avait beſoin de s'y recueillir quelquefois; car il faut être ſeul pour jouir à ſon aiſe des charmes d'une rêverie vague & de la contemplation de la nature. Ce n'eſt pas qu'il n'eût craint une ſolitude abſolue: il ſentait trop bien que « notre vrai *moi* n'eſt pas tout entier en nous, & qu'on ne parvient jamais à bien jouir de ſoi ſans le concours d'autrui. Les ſentimens affectueux nourriſſent l'ame; la communication des idées avive l'eſprit... » Il aimait donc à vivre avec ſes amis, mais *excluſivement*, & la préſence gênante d'un indifférent détruiſoit le charme: *né pour de vrais attachemens*, il ne pouvait ſouffrir l'inſipidité du commerce ordinaire, *le flux des vains complimens*, & *l'eſcrime* de la converſation... » Le bruit du monde effarouche les cœurs aimans & tendres. Celui qui ne connaît d'autre ſociété que celle des cœurs, n'ira pas chercher la ſcience dans les cercles. Il n'y a de véritable effuſion que dans le tête-à-tête. Enfin, cette intimité délicieuſe, qui fait la véritable jouiſſance de l'amitié, ne peut guere ſe former & ſe nourrir que dans la retraite.

Ainſi J. J. aurait eu beſoin d'entre-mêler les douces rêveries de ſa ſolitude des douces jouiſſances de l'amitié.

Digitized by Google

Mais les rêves de ſon imagination chimérique n'ayant pu ſe réaliſer, il a mieux aimé *vivre ſeul dans un déſert parmi ſes ſemblables.* Son goût pour la ſolitude s'eſt continuellement renforcé par ſes expériences; il s'y eſt à la fin livré tout-à-fait.

On a calomnié ce goût *paiſible & doux, jadis ſi univerſellement admiré.* Nos ſages ont dit de leur ton dogmatique & tranchant, *qu'il n'y a que le méchant qui ſoit ſeul.* Rouſſeau répond à cela... « Il s'y ſentirait en trop mauvaiſe compagnie; il y ſerait trop mal à ſon aiſe; il ne s'y ſupporterait pas long-tems... Les ſolitaires par goût & par choix ſont naturellement humains, hoſpitaliers, careſſans. Ce n'eſt pas parce qu'ils haiſſent les hommes, mais parce qu'ils aiment le repos & la paix, qu'ils fuient le tumulte & le bruit. La longue privation de la ſociété la leur rend même agréable & douce, quand elle s'offre à eux ſans contrainte. Ils en jouiſſent délicieuſement, & cela ſe voit... » Il n'y a qu'une ſolitude forcée, qui puiſſe rendre farouche & méchant. Mais la ſolitude volontaire eſt l'aſyle naturel de l'ame ſenſible & détrompée; elle va s'y refugier au milieu des chimeres de ſon imagination; elle y recommence, elle y prolonge à ſouhait ſes rêves de bonheur.

Que l'on juge mal aujourd'hui des ſentimens naturels! L'amour de la ſolitude paraît la marque d'un eſprit atrabilaire; l'embarras & la timidité paſſent pour orgueil... « D'où il ſuit, comme le dit fort

Digitized by Google

bien Rousseau, que nos petits pâtres & nos pauvres villageoises regorgent d'amour-propre, & que nos brillans académiciens, nos jeunes abbés & nos dames du grand air sont des prodiges de modestie & d'humilité : c'est bien ce qu'ils voudraient faire croire. O malheureuse nation, où toutes les idées de l'aimable & du bon sont renversées, & où l'arrogant amour-propre des gens du monde transforme en orgueil & en vices les vertus qu'ils foulent aux pieds ! »

Si vous voulez savoir à quoi J. J. passe ses heures solitaires, c'est à rêver ; & ses rêves ont quelque chose de bien réel ; c'est le sentiment du bonheur qu'ils produisent. Il s'est retiré au fond de son imagination, & il y a trouvé des biens qu'il *possede sans risque & sans crainte ; la fortune & les hommes ne sauraient l'en dépouiller.* Bien différent en cela de tant de gens qui, *pervertissant l'usage de cette faculté consolatrice ; au lieu de s'en servir pour adoucir le sentiment de leurs maux* & pour s'en soustraire, *ne s'en servent que pour l'irriter*, & se font ainsi de cette source de plaisirs une source de douleurs.

Enivré des charmes de la nature & de la vie contemplative, il est naturel qu'il soit par-là dégoûté de tout le reste. Il est donc indolent ; il *neglige ces foules de prétendus devoirs que la sagesse humaine prescrit comme indispensables ;* il dérobe sa tête au joug importun des bienséances. Qu'a-t-il à faire de gênes & de soins, pouvant toujours à si peu de frais se ren-

Digitized by Google

-il heureux quand il lui plait en rentrant dans ſon imagination, & *fermant*, comme dit Young, *la porte ſur le monde?*... « O Providence! ô nature! s'écrie-t-il dans ſon enthouſiaſme, tréſor du pauvre, reſſource de l'infortuné! celui qui ſent, qui connaît vos ſaintes loix & s'y confie, celui dont le cœur eſt en paix & dont le corps ne ſouffre pas, graces à vous! n'eſt pas tout entier en proie à l'adverſité. D'heureuſes fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel. Il ne peut être abſolument miſérable. »

On ne peut pas toujours rêver; mais l'attention épuiſée par une longue rêverie, ſe repoſe avec complaiſance, *avec une ſenſualité d'enfant*, ſur les objets les plus indifférens. C'eſt ce qui arrive ſouvent à Jean-Jacques... « Une parade de foire, une revue, un exercice, une proceſſion l'amuſe: un bateau qui paſſe, un moulin qui tourne, un bouvier qui laboure, la riviere qui court, l'oiſeau qui vole, attachent ſes regards: des colifichets en étalage, des bouquins ouverts ſur les quais & dont il ne lit que les titres, des images contre les murs, qu'il parcourt d'un œil ſtupide, tout cela l'arrête & l'amuſe, quand ſon imagination fatiguée a beſoin de repos. Pour peu que l'impreſſion ne ſoit pas tout-à-fait nulle, le mouvement léger dont elle nous agite ſuffit alors pour nous préſerver d'un engourdiſſement léthargique, & nourrir en nous le plaiſir d'exiſter ſans donner de l'exercice à nos facultés. »

Digitized by Google

Quoique pareſſeux, Jean-Jaques a pourtant beſoin d'occupation, mais d'une occupation qui ne mette en exercice que ſes doigts, ſes mains, ſon corps, & qui laiſſe ſa tête en repos; d'une occupation qui ne le gêne ni ne le preſſe. Tel eſt le métier de copier de la muſique, travail qu'il ne fait qu'à ſon heure, & qui remplit les vuides de ſa vie oiteuſe... « Il fait ſa tâche quand & comment il lui plait; il ne doit compte de ſa journée, de ſon tems, de ſon travail, de ſon loiſir, à perſonne. Il n'a beſoin de rien arranger, de rien prévoir, de prendre aucun ſouci de rien: il n'a nulle dépenſe d'eſprit à faire: il eſt lui & à lui tous les jours, tout le jour. »

Cette vie uniforme, ce travail preſque machinal, eſt juſtement ce qu'il lui faut: il aime à ſuivre conſtamment cette routine, à ſe laiſſer aller à la pente de l'habitude, qui le délivre de la fatigue de choiſir. Avoir fait une choſe hier eſt pour lui une raiſon de la refaire aujourd'hui; *ſes pieds le reportent d'eux-mêmes où ils l'ont déjà porté.* Il ne change pas volontiers ſon train de vie: *tous les jours ſont jetés au même moule; c'eſt le même jour toujours répété.*

Par une ſuite naturelle de cette tournure d'eſprit, il aime à la paſſion la promenade, qui l'occupe ſans qu'il ſoit obligé de penſer: mais ce ſont les longues promenades qui lui plaiſent, & non pas des allées de jardin, où il faut ſans ceſſe tourner & revenir ſur ſes pas.

Digitized by Google

Qu'eſt-ce donc que Jean-Jaques? Ce n'eſt pas un homme vertueux, puiſqu'il eſt incapable d'efforts ſoutenus contre ſes penchans : mais c'eſt un homme bon, parce qu'il n'a que les penchans de la nature ; c'eſt un homme ſincérement idolâtre de la vertu, qu'il n'aurait pas la force de pratiquer : enthouſiaſte de tout ce qui eſt beau, comment ne ſe paſſionnerait-il pas pour la ſuprême beauté? Trop indolent pour faire beaucoup de bien, jamais il ne fera de mal : il peut être faible, mais non méchant.

Voilà en effet, à ce que je crois, l'idée qu'on doit ſe faire du caractere de Jean-Jaques, & Rouſſeau l'a très-bien jugé.

Ce caractere eſt aimable, & je ſens qu'il me le paraîtrait encore bien plus, ſi je n'avais pas commencé par me former du perſonnage, ſur la lecture de ſes écrits, une idée exagérée & romaneſque, à laquelle je compare, toujours ſans le vouloir, ſes véritables traits.

Qu'il eſt difficile de parvenir à fixer ſon jugement ſur cet homme extraordinaire! En liſant ſes ouvrages ſans rien ſavoir encore de lui, il eſt naturel qu'on le croie un héritier des vertus de Caton. En liſant ſes plaintes éternelles ſur ſon ſort, ſes doléances ſur les perſécutions qu'il ſouffre, il ne paraît plus qu'un homme faible : on l'admirait ; on le plaint, & cette pitié n'eſt point ſans mêlange de mépris. En liſant ce qu'on a publié de ſes *Confeſſions*, la comparaiſon que l'on fait des principes qu'il a profeſſés avec la maniere leſte dont il raconte

Digitized by Google

les égaremens de sa jeunesse, donne de la mauvaise humeur contre lui: sa fierté surprend autant qu'elle choque, & l'on ne sait plus où l'on en est. En lisant ce second dialogue de *Rousseau juge de Jean-Jaques*, on se réconcilie avec lui; il semble qu'enfin on connaît à fond cet homme à tant de visages divers; on voit très-bien que tous ces visages ne sont que le même visage, & une seule physionomie très-variable, il est vrai, mais toujours reconnaissable, dès qu'on en a bien saisi l'ensemble.

Ainsi, après l'avoir tour-à-tour admiré, plaint, mépriſé, blâmé, on finira par le voir tel qu'il est, enfant de la nature, aimable, intéressant & excusable.

Pour faire paraître ce caractere dans son jour le plus avantageux, il faudrait le mettre en opposition avec celui de nos autres littérateurs: mais ils n'ont pas, comme lui, ouvert leur cœur devant nous.

N'est-il point vrai, comme le dit Rousseau, que notre siecle est un siecle haineux, où l'on tient moins à son propre parti par attachement pour lui que par aversion pour le parti contraire; où l'on fait plus d'efforts contre un rival pour l'empêcher de parvenir, qu'on n'en fait soi-même pour avancer; (*a*) où l'es-

(*a*) Ils veulent le mal d'autrui avant leur propre avantage: c'est être pire que Bertrand & Raton, dont Lafontaine nous dit qu'en volant des marrons,

. . . Ils y voyaient double profit à faire,
Leur bien *premiérement*, & puis le mal d'autrui.

Digitized by Google

prit général a un caractere de méchanceté? Il en cite un trait remarquable. Après la mort de Fréron, quelqu'un demandait qui ferait ſon épitaphe. La réponſe fut : *Le premier qui crachera ſur ſa tombe...* « Quand on ne m'aurait pas nommé l'auteur de ce mot, dit Rouſſeau, j'aurais deviné qu'il parlait d'une bouche philoſophe, & qu'il était de ce ſiecle-ci. »

De même encore il ſe plaint, & a-t-il tort? des complimens aigre-doux & de la circonſpection affectée, avec laquelle M. d'Alembert répondit à ſa lettre honnête, mais franche, ſur les ſpectacles. Il m'a toujours paru en effet que Rouſſeau n'avait fait que plaider ſa cauſe, & que M. d'Alembert avait défendu la ſienne un peu trop perſonnellement *contre Rouſſeau*, à qui, diſons-le à ſa louange, on ne peut reprocher d'autres perſonnalités que celles qu'il s'eſt indécemment permiſes contre M. de Montmollin, que je voudrais pouvoir retrancher de ſes œuvres.

En parlant de l'épigraphe de cette réponſe de M. d'Alembert, Rouſſeau fait une ſinguliere mépriſe : il croit que c'eſt le ſerpent qui adreſſe à l'homme ce vers,

Quittez-moi votre ſerpe, inſtrument de dommage;

& il eſt tiré de la charmante fable du *Philoſophe Scythe*, impitoyable émondeur, que le fabuliſte compare au ſtoïcien.

Je me ſouviens ici que Rouſſeau ſe fâche contre

Digitized by Google

ceux qui, ſe laiſſant tromper par une préface *fingereſſe*, ont pu croire de lui la nouvelle traduction du Taſſe : il en eſt fort mécontent ; elle manque, ſelon lui, d'harmonie, de grace & de fidélité. Cela peut être vrai juſqu'à un certain point : mais je perſiſte à la trouver noble, conciſe, rapide & poétique.

Une idée de Rouſſeau, que je ne crois pas neuve, que je ne garantis pas vraie, mais que je veux rapporter, c'eſt que les philoſophes ont très-dignement remplacé les jéſuites, & qu'il y a un jéſuitiſme philoſophique, tout auſſi intrigant, tout auſſi intolérant que l'autre.

Sera-ce pour la derniere fois que j'aurai parlé de Rouſſeau ? Lecteurs, ſi vous liſez cet article avec autant de plaiſir que j'en ai eu à l'écrire, vous ſouhaiterez qu'il ſe préſente encore quelqu'occaſion de revenir à l'auteur dont je l'ai extrait avec la même volupté qu'exprime ſi bien dans Geſner l'épouſe d'Abel, en lui diſant : « Rien ne me charme comme de l'entendre exprimer en termes propres ce que j'éprouvais, mais que je ne pouvais pas rendre. » C'eſt un grand ſervice qu'on nous rend que de *tirer*, pour ainſi dire, *au clair* nos propres ſentimens. C.

Digitized by Google

Recherches phyſiques ſur l'électricité, par M. MARAT, docteur en médecine, & médecin des Gardes-du-corps de Mgr. le comte d'Artois, 1 vol. in-8°. de 461 p. avec fig. prix 5 liv. broché. *A Paris, chez Nyon l'aîné, rue du Jardinet; Nyon le cadet, quai de Conti; Belin, rue Saint-Jaques, & au bureau du Journal de phyſique, rue & hôtel Serpente.*

QUAND vous ne connaîtriez pas le beau travail de M. Marat ſur l'électricité, le nom ſeul de cet habile homme, à la tête d'un ouvrage de ce genre, ſuffirait pour annoncer qu'il eſt rempli de recherches approfondies, de découvertes importantes. Je dis de découvertes importantes; car, en remaniant les ſujets les plus rebattus, l'auteur a toujours l'art de s'ouvrir des routes nouvelles. N'a-t-il pas ramené aux élémens une ſcience que l'on croyait toucher à ſon point de perfection?

Juſques à lui l'électricité était dans un chaos affreux, ou plutôt elle n'avait ni loix, ni principes. Parcourez les livres publiés ſur cette matiere: qu'y trouverez-vous? Une multitude de faits iſolés, d'expériences compliquées, d'obſervations pliées à des hypotheſes particulieres, d'opinions triviales, haſardées ou fauſſes. Sous ce point de vue l'étude de l'électricité était auſſi difficile que dégoûtante. Il nous manquait

Digitized by Google

donc, ſur cette branche de la phyſique, un ouvrage élémentaire qui la mît à portée du commun des lecteurs. C'eſt cet ouvrage que l'auteur vient de donner au public. Les bornes aſſignées à nos feuilles ne nous permettent pas de faire connaître en détail le travail de l'auteur; il nous reſte à en donner une idée générale.

Il commence par diſtinguer l'électricité du magnétiſme, avec lequel on l'avait confondue; & les preuves qu'il donne de leur différence eſſentielle ſont très-propres à porter conviction.

Il eſt conſtant que tous les phénomenes électriques connus dépendent de l'action d'un fluide en mouvement. Ce fluide a des qualités propres & des qualités communes, que l'auteur s'eſt attaché à bien développer. Au nombre des premieres on admettait la force répulſive des globules électriques; il démontre que, loin de ſe repouſſer, ces globules s'attirent réciproquement. Au nombre des premieres, on comptait encore l'élaſticité; il prouve que ce fluide n'eſt point élaſtique. L'attraction ſerait donc le grand principe auquel il eſt réſervé d'éclaircir les phénomenes. Ainſi la théorie de l'électricité, reſtreinte à une ſeule cauſe, devient plus ſimple, plus claire, plus lumineuſe. Il ſuffit de parcourir ces recherches pour juſtifier notre conſéquence.

En paſſant d'un corps à un autre, le fluide électrique préſente des phénomenes différens, à raiſon de

Digitized by Google

de ce qu'ils lui livrent ou refuſent paſſage. S'ils ſont perméables, il les pénetre entiérement, & l'équilibre ſe rétablit tout-à-coup, pourvu néanmoins qu'ils ne ſoient pas pointus ou trop peu volumineux. S'ils ſont imperméables, il coule le long de leur ſurface, & l'équilibre ſe rétablit peu à peu. De la différente contexture des corps, réſulte donc la différente aptitude qu'ils ont ſous un volume donné, à tranſmettre ou à ne pas tranſmettre la commotion; c'eſt-à-dire, à communiquer ou à recevoir une certaine quantité de fluide. De cette différente contexture réſulte auſſi la différente aptitude qu'ils ont à s'attirer ou à ſe repouſſer en apparence lorſqu'ils ſont électriſés différemment. Rien de ſi clair que ces phénomenes, & rien de ſi obſcur que la maniere dont ils ont été expliqués juſqu'ici : il fallait donc en ramener au vrai la théorie. Pour y parvenir, l'auteur commence par proſcrire la nomenclature vicieuſe, qui eſt conſacrée à cette branche de phyſique. Aux termes conducteurs & non-conducteurs, électriques & non électriques, dont les définitions préſentent des idées incompletes ou fauſſes, il ſubſtitue deux termes clairs qui répondent parfaitement au ſujet: il appelle déférens les corps qui tranſmettent à la fois la quantité de fluide néceſſaire pour donner la commotion, & indéférens les corps qui ne tranſmettent cette quantité que peu à peu.

Après avoir rectifié les mots, il rectifie les choſes.

Digitized by Google

On distinguait les corps en conducteurs & non-conducteurs ; il démontre qu'ils conduisent ou plutôt qu'ils propagent tous plus ou moins le fluide électrique. On attribuait à la nature des corps leur propriété déférente ou indéférente ; il démontre qu'elle tient à leur texture & à leur volume. On conviendra que voilà des résultats bien neufs & bien propres à porter le flambeau dans une partie de la science où l'on avait peine à se reconnaître. Mais on trouvera dans le cours de l'ouvrage d'autres articles tout aussi neufs, & plus propres encore à simplifier la théorie de l'électricité.

On regardait comme imperméables les corps reconnus pour isoler : opinion sans fondement, étayée à l'égard du verre seul, de quelques argumens peu propres à porter conviction. M. Marat fait voir par des expériences nouvelles & décisives que différentes especes de verre ne sont pas imperméables. A l'égard des autres substances réputées telles, il met hors de doute ce qu'on n'avait fait encore que soupçonner. Ce sont ces nouveaux principes qui donnent la clef d'une multitude de phénomenes élastiques.

Parmi les belles découvertes de l'auteur on doit distinguer sa théorie sur la maniere dont tous les corps s'électrisent, qu'il prouve être identique.

On manquait de signes certains pour caractériser l'électrisation positive ou négative, il en donne d'infaillibles, tirés de sa méthode d'observer dans la chambre obscure.

Digitized by Google

Quoique rejetée, la distinction de l'électrisation en vitrée & réfineuse était encore problématique ; il démontre qu'elle est destituée de fondement. Quoiqu'admise, la différente maniere (prétendue) de s'électriser du verre & des métaux était encore problématique : il démontre qu'elle n'est pas mieux fondée.

La plupart des phénomenes de l'électrisation étaient inconnus, il les fait connaître : on ignorait absolument son méchanisme, il le ramene à celui de la machine électrique.

La sphere d'activité de notre fluide n'était pas distinguée de sa sphere d'attraction ; il en fait voir la différence.

On ne connaissait ni le principe, ni les loix, ni la vîtesse de son mouvement progressif : il les fait connaître.

On croyait ce fluide lumineux par lui-même, il prouve qu'il ne le devient qu'en ébranlant celui de la lumiere, & il montre d'où résultent les différentes teintes de ses jets. On croyait qu'il n'était possible de distinguer la direction des effluves électriques que lorsqu'ils paraissent lumineux : mais au moyen de sa méthode d'observer dans la chambre obscure, M. Marat la suit avec une facilité extrême dans tous les cas, dans ceux même où ces effluves sont si rares qu'ils semblent se dérober absolument aux efforts de l'observateur le plus sagace.

La théorie de l'auteur, sur la maniere dont l'air

Digitized by Google

concourt à l'action du fluide électrique, mérite une attention particuliere. Il démontre que le fluide accumulé ſur les corps n'y eſt pas ſimplement retenu par leur force attractive, mais par la preſſion de l'air ambiant. Ainſi, pour paſſer d'un corps à un autre, toujours obligé de déplacer la colonne intermédiaire, il y parvient d'autant mieux qu'elle eſt moins étendue. De ce principe ſi ſimple, il déduit clairement la théorie des pointes, encore indéterminée pour les phyſiciens.

On imaginait que le fluide accumulé ſur les corps forme autour d'eux une athmoſphere de grande étendue : M. Marat démontre la fauſſeté de cette opinion.

On attribuait mille phénomenes à l'extenſion & au jeu apparent de ces prétendues athmoſpheres : il démontre qu'ils dépendent tous de l'action de l'air ambiant ſur les corps plus ou moins électriſés.

On regardait les phénomenes de répulſion comme réels : il démontre qu'ils ne ſont qu'apparens, & il les ramene tous au principe de l'attraction. Rien de plus neuf, de plus piquant, de plus lumineux que cette partie de l'ouvrage, ſi ce n'eſt l'article où il compare la peſanteur ſpécifique de l'air & du fluide électrique : article admirable, où paraît dans tout ſon jour le profond génie de l'auteur.

On ignore la place que le fluide électrique, conſidéré comme agent général, tient dans la nature ; il la fait connaître d'une maniere à ne laiſſer aucun doute.

Digitized by Google

C'eſt à regret que nous renonçons au plaiſir de tranſcrire cet article auſſi neuf que bien fait.

Après avoir ſolidement établi un grand nombre de vérités nouvelles, l'auteur s'applique à les diriger vers l'utile; & c'eſt à perfectionner la théorie des météores fulminans, qu'elles ſont particuliérement conſacrées. Là, toutes les connaiſſances éparſes dans le livre ſe concentrent comme en un foyer commun.

Ceux qui connaiſſent l'art avec lequel M. Marat ſait approfondir les ſujets les plus obſcurs, peuvent s'attendre à trouver dans cette partie de l'ouvrage un morceau de phyſique précieux. Mais il faut en donner une légere idée.

L'auteur commence par examiner les principaux ſyſtêmes publiés ſur la formation de la foudre, dont il ſait voir le peu de ſolidité. Le ſentiment qu'il embraſſe ſur la direction du trait fulminant, c'eſt qu'il s'élance preſque toujours des nues à la terre, & preſque jamais de la terre aux nues; ſentiment appuyé ſur l'obſervation & l'expérience. Enſuite il établit la maniere dont les nuages s'électriſent à différens points, à l'aide de la différente quantité de fluide électrique, dont ſont imprégnées les vapeurs qui s'élevent de la terre, ou plutôt à l'aide de la différente quantité de fluide électrique, dont la ſurface du globe eſt imprégnée en différens climats.

Après avoir expliqué d'une maniere ſatisfaiſante la formation des météores fulminans, il paſſe à l'exa-

Digitized by Google

rien des moyens de ſe garantir des funeſtes atteintes de la foudre. Mais s'il faut compter beaucoup ſur l'uſage des conducteurs pour préſerver les édifices qui en ſont armés, l'auteur penſe qu'il faut peu compter ſur les conducteurs pour prévenir l'orage, en ſoutirant paiſiblement le fluide accumulé dans la nue. La preuve ſans replique qu'il en donne, c'eſt que les conducteurs eux-mêmes ſont ſouvent frappés de la foudre.

L'examen de quelques prétendus moyens de ſe garantir des ravages des tremblemens de terre & de l'éruption des volcans, termine l'ouvrage; & ce morceau paraîtra auſſi ſingulier que frappant.

Il aurait été à deſirer que les recherches de l'auteur continſſent un article ſur l'électricité médicale: perſonne n'était plus en état que l'auteur de traiter ce ſujet en maître. Ses talens comme phyſiologiſte ne ſont pas moins diſtingués que comme phyſicien. Mais M. Marat a jugé à propos d'en faire l'objet d'un traité particulier: nous l'invitons beaucoup à le faire paraître bientôt, il ne peut manquer d'être accueilli comme tout ce qui vient de ſa plume.

Nous aurions ſouhaité pouvoir nous étendre davantage ſur cet excellent ouvrage, qui n'a point encore de digne pendant que les Recherches phyſiques ſur le feu: car le traité de Newton ſur les couleurs ſera bientôt oublié.

A part les grandes découvertes qui en ſont la

Digitized by Google

baſe, les principes lumineux qui y ſont développés, les nouvelles loix qui y ſont établies, les conſéquences importantes qui en découlent, il eſt fait avec tant de méthode, ſon plan offre de ſi grandes maſſes, la liaiſon des parties en eſt ſi intime, l'ordre des matieres en eſt ſi naturel, le ſtyle en eſt ſi clair, ſi précis, ſi pur, qu'il doit être regardé comme un livre claſſique précieux qu'on ne ſaurait trop recommander à ceux qui ſont chargés de l'inſtruction de la jeuneſſe. A l'égard de ces lecteurs de goût qui veulent s'inſtruire d'une ſcience devenue ſi fort à la mode, ils ſeront flattés de trouver un livre où ils puiſſent s'inſtruire ſans ennui & ſans dégoût.

Lettres d'un voyageur Anglais, &c. Second extrait.

ROME, où nous avons laiſſé notre voyageur, offre par-tout à l'imagination des contraſtes qu'il s'efforce de rendre & dont nous eſſaierons d'indiquer une partie d'après lui. Quel abſolu changement de ſcene ! comme tout s'eſt rappetiſſé ! Les ſept collines ne ſont plus que de faibles éminences, dont les débris des édifices ruinés ont à demi-comblé les intervalles : ces ruines forment le ſol de la ville. Ce ſuperbe Capitole, où montaient fiérement les vainqueurs de l'univers dans une pompe guerriere, une lente proceſſion de

Digitized by Google

prêtres y ſuit avec la même ſolemnité un pape occupé à diſtribuer des bénédictions de deſſus une mule patiente, dont la bride eſt tenue par deux conducteurs. La pourpre des cardinaux a remplacé celle des ſénateurs. Comme ceux-ci s'aſſemblaient pour juger les peuples & les rois, on voit le ſacré college délibérer s'il mettra un capucin au nombre des ſaints de l'égliſe. La place publique, où les citoyens s'entretenaient des affaires de l'état, redevenue ce qu'elle était ſous le regne de l'antique Evandre, n'eſt plus qu'un marché aux bœufs. Le champ de Mars, où la jeuneſſe exerçait en mille manieres ſa force & ſon adreſſe, eſt entiérement couvert de maiſons nombreuſes. Déjà les odes, dont Horace ſe promettait une réputation auſſi longue que la durée de l'empire : déjà le ſouvenir de l'amitié d'Euryale & de Niſus, que Virgile ne voulait faire vivre qu'auſſi long-tems que du haut du Capitole la poſtérité d'Enée dicterait ſes loix à l'univers, ont ſurvécu de quatorze ſiecles à cette formidable puiſſance : elle avait moins de droits à l'immortalité que les monumens ſacrés du génie.

Et cependant toute la magnificence de Rome moderne, tous les chefs-d'œuvres de peinture & de ſculpture dont ſes palais ſont décorés, parlent moins à l'ame que ſes ruines. C'eſt en elles que réſide ſa grandeur; c'eſt l'ancienne Rome, dont l'ombre majeſtueuſe, telle que Young ſe repréſente celle d'un premier monde décédé, s'offre par-tout à l'imagination.

Digitized by Google

On cherche de l'œil le ſentier par où les Gaulois monterent au Capitole, les ſtatues de ces dieux que Rome adorait, les buſtes des grands hommes, les trophées des héros, tous les impoſans veſtiges de l'antiquité.

Que toute cette proſe exprime faiblement ce que je voudrais dire ! & combien ces trois ſeuls beaux vers de *la Henriade* (*a*) le diſent mieux !

Un pontife eſt aſſis au trône des Céſars.
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.

Tel eſt le privilege, le pouvoir magique de la bonne poéſie : d'un trait, d'un mot elle a peint ; & la proſe embarraſſée & timide ſe traîne avec effort ſur ſes pas ſans pouvoir l'atteindre.

Balzac, ſi je ne me trompe, a fait un traité *de la converſation des anciens Romains*. Je ne ſais ce qu'il en a dit : mais ce que j'en imagine ne reſſemble guere à ce que raconte M. Moore des *converſazioni*.

Ce ſont, dit-il, des aſſemblées où l'on *ne s'entretient avec perſonne :* mais *on voit un grand nombre de gens très-parés, on y dit quelques mots* indifférens *à ceux de ſa connaiſſance, on ſalue les autres, & l'on*

(*a*) Je crois avoir déjà dit ailleurs que cette *Henriade*, dont je n'aime point l'enſemble, eſt remplie de détails admirables ; enſorte que, ſi l'on n'en avait jamais publié que des fragmens choiſis, on aurait été porté à croire que c'était un excellent poëme épique : ce dont, après l'avoir lue toute entiere (s'il le peut) aucun bon critique ne conviendra.

Digitized by Google

a La ſatisfaction d'être ſerré & preſſé par la meilleure compagnie de Rome. On va de l'une à l'autre toute la ſoirée, & vers les neuf heures chacun retourne chez ſoi.

Hélas ! dans tous les pays, c'eſt preſque à cela que ſe réduit ce qu'on appelle *une ſociété*; nulle part on n'eſt moins réellement en ſociété que dans ces prétendues *ſociétés*. On va ainſi promenant de cercle en cercle ſon inutilité; on *voit bonne compagnie ;* on eſt reçu par-tout : & que ſignifie tout cela ? Ailleurs, il eſt vrai, l'on joue, & cela ſoulage : on joue *enſemble*, & cela rapproche : on donne à manger ; & quand les conviés ne ſont pas trop nombreux, cela rapproche encore davantage : le génie de la converſation & de la ſociété ſe plut de tout tems à préſider aux repas. Tant pis pour la nobleſſe Romaine, ſi ce luxe ſocial n'eſt pas de ſon goût; & honneur à l'aimable éminence du cardinal de Bernis, chez qui l'on dîne !

Quant au peuple de Rome, nous ſavons quelque gré à l'équitable & indulgent voyageur de la maniere dont il prend ſa défenſe relativement aux aſſaſſinats qu'on lui reproche. S'ils ſont plus fréquens à Rome qu'ailleurs, ce n'eſt pas que le peuple y ſoit plus méchant ; c'eſt que la police y eſt moins ſévere ; c'eſt que l'aſſaſſin échappe à toute pourſuite en gagnant les murs de quelque enceinte ſacrée ; c'eſt qu'il y obtient trop aiſément ſa grace. Voilà pourquoi les querelles de la populace y produiſent ſi ſouvent des meurtres.

Digitized by Google

Mais, dira-t-on, l'homme, emporté par la colere, penſe-t-il donc à tout cela ? eſt-il maître de ſoi ? Oui, répond M. Moore ; beaucoup plus au moins qu'il ne prétend le perſuader & qu'il ne le croit peut-être. Oui, ſa prudente fureur connaît très-bien le frein de la crainte. Voyez ce frénétique, qu'une légere impertinence de ſon valet met hors de lui, qui ne ſe poſſede plus, qui, ſi on l'en croit, porte envie à ceux qui ſavent mieux ſe contenir. Eh bien, la hauteur mépriſante d'un grand, les duretés d'un homme qui leur eſt ſupérieur en force, trouveront en eux un fond inépuiſable de patience ; leurs accès circonſpects attendent le moment & l'occaſion, où il n'y a rien à craindre. Ils ſont, comme diſait le bon Sancho, en vantant les proueſſes de ſon maître, *ſouples avec les ſuperbes, & arrogans avec les humbles.* En tout pays, comptez que le gros des hommes eſt fait ainſi. L'eſpoir de l'impunité produirait à Londres les mêmes effets qu'à Rome.

Avec la même équité, notre voyageur expoſe ce qu'on peut alléguer en faveur de la dévotion, ſi ſouvent tournée en ridicule, de la plupart des Italiennes, dont la conduite eſt déréglée. Et, après tout, parce qu'une femme a perdu la premiere des vertus de ſon ſexe, faut-il qu'elle renonce à toutes les autres ? Ne ſaurait-elle en conſerver aucune ? Celles qui lui reſtent, quelque mal aſſorties qu'elles paraiſſent au déſordre où elle vit, ne ſervent-elles pas au moins à prévenir d'autres déſordres ?

Digitized by Google

Une exécution, dont M. Moore fut témoin à Rome, lui donne lieu de faire ſur ce ſujet les réflexions les plus ſenſées. Le ſupplice était doux & court : mais l'appareil en était ſolemnel & lugubre. Une confrérie religieuſe en vêtemens de cérémonie conduiſait le malfaiteur au gibet : chacun de ceux qui formaient cette longue & grave proceſſion, tenait dans ſa main une torche funebre : deux confeſſeurs l'exhorterent pendant une demi-heure. Toute une populace, pénétrée de compaſſion, contemplait cette ſcene avec une terreur muette. Combien tout cet impoſant acceſſoire n'était-il pas en effet plus propre à faire impreſſion que les ſouffrances les plus horribles d'un criminel qu'on mene tumultueuſement à l'échafaud, & qui ſe fait un honneur inſenſé de jouer gaiement la derniere ſcene d'une vie criminelle !

Nous aimons à ſuivre M. Moore dans ſes diverſes réflexions : elles ſont preſque toutes à l'avantage des Italiens. Comme il les juge en anglais, & non pas en français, il ne trouve pas que leur extérieur ſérieux & compoſé, leur démarche lente & meſurée ſoient des indices d'un caractere ſombre & d'une humeur mélancolique. Il préfere leur attitude ſans contrainte & la légere courbure de *leur échine* qui *n'a jamais été forcée à former une ligne* exactement *droite*, aux graces factices d'un élégant Français, & à la roideur d'un ſoldat Pruſſien. Il trouve que la vivacité italienne vient de ſenſibilité, au lieu que la vivacité fran-

Digitized by Google

çaiſe n'eſt, dit-il, que *machinale :* veut-il dire qu'elle n'eſt que ſuperficielle, que conventionnelle, qu'une mode reçue, qui ne tient point au fond du caractere ? & ſi c'eſt là ſon idée, ne ſe trompe-t-il point ? Je croirais tout ſimplement que les Français ſont vifs par pure légéreté.

A l'occaſion des beautés italiennes, dont la figure eſt très-prononcée & la phyſionomie très-expreſſive, notre voyageur fait une petite obſervation que je crois aſſez neuve ; c'eſt que ces traits indicateurs du caractere, ſi agréables dans la jeuneſſe, groſſiſſent aiſément, à meſure qu'on avance en âge, & prennent alors quelque choſe de trop mâle, qui les rend déſagréables, plutôt que ne le devient une phyſionomie où il y a moins de caractere & d'expreſſion.

Quoique M. Moore, ainſi que nous l'avons dit, ne ſe donne point pour connaiſſeur en beaux arts, il fait pourtant auſſi de tems en tems quelques remarques ſur ce ſujet ; & peut-être n'en ont-elles pas moins leur prix, pour n'être dictées que par le ſimple bon ſens.

Par exemple, il ne conçoit rien à un éloge qu'on donne aſſez communément à la fameuſe égliſe de Saint-Pierre. Les proportions de l'art y ont été, dit-on, ſi bien obſervées, que l'habileté de l'architecte a trouvé par-là le moyen de la faire paraître beaucoup moins grande qu'elle ne l'eſt en effet. Le voyageur ne ſaurait trouver que ce ſoit un mérite : il vaudrait

Digitized by Google

mieux, ſelon lui, que l'art eût été employé à faire paraître l'édifice plus grand encore. Car la grandeur eſt la premiere ſource des plaiſirs de l'imagination : rien n'en dédommage, ni l'ordre, ni la grace, ni l'élégance ; *rien n'équivaut au ſublime.* N'étant pas plus connaiſſeur que M. Moore, je ſouſcris à ſa remarque.

Il en fait une autre ſur la ſculpture, que je rapporterai d'autant plus volontiers qu'elle peut s'appliquer à tous les autres arts d'imitation. Les ſculpteurs anciens ont aſſurément cherché à donner à leurs figures du caractere & de l'expreſſion ; mais quand il aurait fallu, pour renforcer cette expreſſion, enlaidir la phyſionomie, faire grimacer les traits, forcer les attitudes ; en un mot, quand l'expreſſion aurait nui à la beauté, c'était alors ce degré excédant d'expreſſion qu'ils ſacrifiaient : ils s'arrêtaient au point où la fidélité de l'imitation aurait commencé à devenir déſagréable. On les a même accuſés de trop de réſerve ſur ce point. Les modernes au contraire n'ont cherché que l'expreſſion : ils ſemblent avoir cru que pour exciter plus fortement la paſſion il ne s'agit que de l'exprimer plus fortement : ils ſemblent ne s'être pas apperçus qu'il eſt un point au-delà duquel nous ne ſympathiſons plus avec l'homme paſſionné, au-delà duquel l'expreſſion de ſa paſſion nous dégoûte & nous révolte. Celui qui ſollicite trop de pitié n'en obtient que peu ; il ſe fait trop à plaindre pour être

Digitized by Google

beaucoup plaint ; & la faible compaſſion qu'il excite eſt mêlée de mépris. L'excès de la ſouffrance & de la douleur, l'excès de la terreur & de toute autre paſſion, produit une ſorte de difformité qui nous repouſſe : la joie même, quand elle eſt exceſſive, ne ſe communique plus au ſpectateur, & a quelque choſe de déplaiſant pour lui. On ſe détourne du Milon du Puget, qu'on voit rugir de douleur : mais l'œil ſe fixe avec un attendriſſement mêlé d'admiration ſur l'antique Laocoon, qui ſouffre en ſilence, & ſans faire aucune contorſion, la douleur la plus horrible.

Ce que dit M. Moore des ſculpteurs modernes comparés aux anciens, je le dis de même de nos orateurs & de nos poëtes. Le lecteur comprend de reſte que c'eſt à eux ſur-tout que j'en veux.

Ne quittons pas Rome ſans avoir parlé du pape : on ne nous le pardonnerait pas ; & Pie VI, par le voyage qu'il a fait à Vienne, a trop attiré ſur lui l'attention générale pour que chacun ne ſoit pas curieux de le connaître.

Ganganelli avait été trop peu pape ; les jéſuites le nommaient *le pape proteſtant :* on voyait trop, même au gré de ceux qui penſaient à cet égard comme lui, le peu de cas qu'il faiſait des cérémonies de l'égliſe. Tous s'accordaient, ſinon par dévotion, du moins par politique, à le blâmer d'avoir mal gardé le *decorum* du pontificat.

Quand il a donc été queſtion de le remplacer, on

Digitized by Google

s'cherché un homme ſincérement zélé pour toutes les parties du culte, & Pie VI a été choiſi. C'eſt ainſi que, pour prévenir le relâchement de la diſcipline, le ſénat nommait quelque dictateur rigide, un Appius inflexible, un ſévere Manlius, *ne quid reſpublica detrimenti caperet.*

Pie VI, grand & bien fait, ſe met avec goût, & plait au peuple, autant par les graces de ſa figure que par la dévotion avec laquelle il s'acquitte des moindres pratiques religieuſes. Sur ſes joues ſe conſervent encore à ſoixante ans les roſes de l'automne; tous ſes traits ſont réguliers, ſa phyſionomie belle, ſes mouvemens gracieux, ſa jambe bien faite, ſa chauſſure élégante, & la vieilleſſe n'a point courbé ſon dos. *Qu'il eſt beau! oh, qu'il eſt beau!* s'écrie un chœur de femmes, lorſqu'il officie en public. Et un autre chœur de dévotes répete, en levant au ciel leurs mains jointes & leurs yeux humides: *il eſt auſſi beau qu'il eſt ſaint.* Un jour qu'il donnait ſolemnellement la bénédiction pontificale au peuple accourant en foule, il béniſſait d'une maniere ſi touchante, que le voyageur fut tenté de fléchir auſſi le genou. Il n'eſt donc pas ſurprenant que le Saint-Pere aime à officier publiquement, & qu'il ait voulu ſe donner ce plaiſir à Vienne, où il n'a pas eu, comme on ſait, moins de ſuccès en ce genre que dans ſes propres états... Et n'allez pas croire pour cela, eſprits ſuperficiellement philoſophiques! que Pie VI manque d'eſprit,

ou

Digitized by Google

ou qu'il ſoit d'un accueil triſte & ſévere : vous vous tromperiez beaucoup.

Mais comment peut-on être pape ? Cette queſtion de M. Moore me paraît auſſi naturelle à un penſeur que la fameuſe queſtion, *peut-on être Perſan*, pouvait l'être à la femme à la mode qui s'en aviſa. De toutes les triſtes grandeurs de la terre, cette papauté ſi enviée eſt encore la plus triſte ; le ſceptre épineux des rois, le gênant diadème ſont moins déſagréables à porter que ne l'eſt la thiare des pontifes : le ſage ne daignerait pas ſe baiſſer pour le ramaſſer à ſes pieds... Ainſi du moins croit penſer celui qui eſt hors de la ſphere de l'action de cet aimant magique : eſt-il bien ſûr qu'il ne ſe trompe point ?

M. Moore ſe demande encore comment il n'eſt jamais arrivé à un roi de ſe tuer à l'anglaiſe par pur ennui ? Et il ſe répond que, rarement ſeuls, ils n'ont pas, quoique toujours ennuyés, le loiſir de ſavourer le poiſon lent de leur ennui ; que cet ennui, plus varié, plus tumultueux, en eſt plus ſupportable ; que tout ſe ſupporte, excepté l'éternelle inſipidité d'un calme profond & total, qui jamais ne regne autour du trône. S'il eſt vrai que les ſouverains qui ont abdiqué aient preſque tous regretté la couronne, c'eſt ce bruit, ce tumulte continuel, dont la ceſſation, agréable d'abord, mais bientôt accablante, les a jetés dans la langueur. Cet étourdiſſement eſt la chaîne de diamans qui les retient invinciblement *enchaînés*,

Digitized by Google

comme dit si bien Lafontaine, *sur leur triste sommet.*

De Rome à Naples on trouvera peu d'objets intéressans. On ne quitte point les murs de Rome sans mélancolie ; & pendant plusieurs milles, tout ce qui s'offre aux regards nourrit cette mélancolie : ce ne sont que tombeaux & ruines d'anciens aqueducs. Tout le long de la route, & sur-tout pendant qu'on traverse l'Etat ecclésiastique, le pays est pauvre, inculte, désert ; on fait maigre chere & on a de mauvais lits : il n'y a qu'un antiquaire pour qui ce voyage puisse avoir des charmes. La voie Appienne, le séjour de Circé, les marais où Marius trouva un asyle, les côteaux où croissait le Falerne, les campagnes, encore aujourd'hui délicieuses, où fut la célebre Capoue : tous ces objets le dédommagent des mauvaises auberges ; son imagination rassasiée se contente de cette nourriture peu substantielle, elle se promene avec délices dans les tems anciens, & s'apperçoit à peine des incommodités de la route.

J'ai encore de l'étoffe pour un troisieme extrait. Terminons celui-ci par une petite observation de M. Moore sur le genre des portaits, qui m'a fait plaisir.

Ce genre paraît n'être pas de son goût, & n'est pas non plus de celui des Italiens. *Ils regardent un portrait*, nous dit-il, *comme un morceau qui ne saurait plaire qu'à celui qu'il représente ou au peintre qui l'a fait* : ils pensent avec raison que tout autre *sujet*

Digitized by Google

eſt *plus intéreſſant qu'une figure humaine iſolée ſur un morceau de toile :* ils penſent avec raiſon que c'eſt un *vil emploi* pour un peintre de génie, que celui de *copier des viſages*, de rendre avec exactitude des phyſionomies communes, ſans caractere & ſans expreſſion, qu'un amour-propre mal-entendu voudrait faire paſſer à la poſtérité... Or, qu'arrive-t-il ? Du vivant du perſonnage, le portrait, placé dans un bel appartement, attire tous les regards, obtient des éloges. Le perſonnage meurt & le portrait perd tout-à-coup la conſidération dont il jouiſſait : on le néglige ; il cede la place d'honneur à un nouveau venu ; & bientôt il eſt ignominieuſement relégué au galetas ; ce n'eſt plus qu'un vieux meuble ſans prix. Les portraits participent à la deſtinée de la race humaine : *ceux qui ſont un peu anciens* nous paraiſſent bizarres, & *ſont diſperſés, comme les juifs, avec leurs longues barbes & leur teint rembruni.* . . D'où il réſulte que c'eſt un tems mal employé pour un peintre que celui employé à faire un portrait, & un argent mal employé que celui qu'on lui donne pour cela. Eh ! mourons tout entiers : ne ſommes-nous pas faits pour être oubliés ? & n'aurons-nous point pitié du ſort qui menace nos portraits ? Quant à nos amis, qu'en ont-ils à faire ? Je ne comprends pas le plaiſir que procure le portrait d'une perſonne qu'on aime : le premier amant qui demanda ſon portrait à ſon amante, eût, ſelon moi, un motif d'amour-propre

Digitized by Google

plutôt qu'un motif de tendreſſe; quoi, ne ſavait-il donc pas la voir en ſon abſence? Ne la voyait-il pas bien mieux ſans portrait? C.

Extrait d'un ouvrage qui s'imprime actuellement ſous ce titre : De la Vérité, ou Méditations ſur les moyens de parvenir à la vérité dans toutes les connaiſſances humaines. *Par J. P. BRISSOT DE WARVILLE.*

Au nombre des obſtacles qui s'oppoſent à la découverte de la vérité, l'auteur met la multiplicité des livres, & ſur-tout des dictionnaires & des journaux. Voici comment il le prouve.

On a mis avec raiſon en problême ſi la découverte de l'imprimerie avait été utile ou funeſte au genre humain. Rouſſeau a décidé la queſtion, & beaucoup de gens ſages croiront qu'il a raiſon. « Les livres, diſait-il, ne ſont bons à rien. J'en dis autant des académies & des ſociétés littéraires. » *Lettre à la ſociété économique de Berne.*

En comparant le ſiecle où nous vivons, avec les ſiecles d'ignorance & de barbarie, on ne peut conteſter que l'invention de l'imprimerie ait étendu la culture des lettres, & que cette culture ait prodigieuſement adouci les mœurs.

Elle n'a pas diſſipé l'eſclavage des peuples gémiſ-

Digitized by Google

ſans ſous le deſpotiſme ; mais elle l'a rendu plus ſupportable ; le deſpote l'a été avec plus d'art, & même avec une eſpece d'humanité : moins de ſang a coulé, mais on a verſé plus de larmes ; l'eſpece humaine a paru moins ſacrifiée, mais l'individu a été peut-être auſſi malheureux dans le détail.

Le bien que l'invention de l'imprimerie a par contre-coup occaſionné dans le moral & dans la politique, l'a-t-elle opéré dans les ſciences ? Je ne le crois pas.

L'imprimerie a multiplié les livres, & conſéquemment les erreurs ; & les erreurs multiplient néceſſairement les obſtacles qui s'oppoſent à la découverte de la vérité.

L'imprimerie, en offrant la facilité d'apprendre, a multiplié les ſavans ; c'était diminuer le nombre des vrais, c'était, en les confondant, les rendre méconnaiſſables. Bientôt on a fait de la littérature un métier, & des milliers d'écrivains médiocres s'en ſont mêlés.

Les uns ont écrit par beſoin, d'autres par une fureur mal-entendue pour la gloire ; peu ont eu la vérité pour but.

Juſqu'à Deſcartes, on n'avait pas encore recherché quelle était la méthode propre à découvrir la vérité ; on ne l'avait pas trouvée : il faut donc rayer les tems qui l'ont précédé, des faſtes de la verité.

Les typographes avides ſont accourus à la ſuite des écrivains, & leur brigandage a complété le bou-

Digitized by Google

leverſement des lettres & agrandi l'abyme des erreurs. Sous les funeſtes ſpéculations de leur eſprit mercenaire, on a vu éclorre de toutes parts compilations ſur compilations, ſyſtêmes ſur ſyſtêmes, méthodes ſur méthodes, abrégés ſur abrégés, &c.

S'il était poſſible de faire la liſte de tous les ouvrages qui ont paru depuis l'invention de l'imprimerie, elle contiendrait des milliers de volumes in-folio. S'il était poſſible de les raſſembler tous, il faudrait un eſpace immenſe pour les contenir.

Avez-vous pénétré dans ces enceintes ſolitaires, où ſont enſevelis dans la pouſſiere & le ſilence ces dépôts de l'eſprit de nos peres? N'avez-vous pas été découragé, effrayé, glacé, à l'aſpect de cet amas énorme de livres? Que ſerait-ce donc ſi une bibliotheque raſſemblait tous ceux que la preſſe a mis au jour? Qui pourrait ſe flatter de pouvoir parcourir même ceux qu'on a publiés ſur la plus petite branche des connaiſſances humaines? Cependant, ſi on en laiſſe échapper un ſeul, peut-on aſſurer qu'il ne contient pas des vérités utiles? Que faire au milieu de cet embarras? Les épuiſer eſt une folie; il ne reſterait plus aucun moment pour l'obſervation, pour la méditation: il faut donc renoncer à les lire.

Cependant vous trouverez des bibliomanes qui, entraînés par un eſpoir chimérique, ont entrepris ce travail dégoûtant. Mais qu'eſt-ce qu'un bibliomane apprécié dans la balance philoſophique? Il ſait le titre

Digitized by Google

des livres, la date & le lieu des meilleures éditions, leur prix, quelquefois ce qu'ils contiennent, mais rien de plus ; cet homme n'a pas fait un seul pas vers la vérité. Il en est très-loin au contraire, & l'on peut assurer qu'un bibliomane ne peut jamais être un vrai philosophe : celui-ci lit peu, observe souvent, médite presque toujours. Le bibliomane ne pourrait être, si l'on peut parler ainsi, que le garçon de boutique du philosophe ; il n'est propre qu'à lire les étiquettes, qu'à indiquer les sources, mais jamais à juger.

Parmi les livres, dont la multiplicité a nui si prodigieusement au progrès de la vérité, l'on doit surtout ranger les dictionnaires & les journaux, les deux plus funestes fléaux qui aient jamais désolé l'empire des lettres. Le nombre de ces compilations pernicieuses, nées dans le siecle dernier, s'est accru dans celui-ci à un point excessif, parce que les écrivains les plus médiocres peuvent compiler aisément, parce qu'avec un dictionnaire l'homme le plus ignorant, s'est trouvé tout-à-coup savant, parce qu'enfin les bibliopoles spéculent avantageusement sur cette branche de rapsodies. Graces aux plumes mercenaires, & au brigandage typographique, nulle science n'a donc été sans dictionnaire, sans journal ; dans presque toutes, on en a plusieurs, & de différentes mains.

Il ne faut que jeter un coup-d'œil sur les limites

Digitized by Google

de l'esprit humain, & sur l'état où sont les sciences, pour sentir l'impossibilité de faire jamais un bon dictionnaire; il ne faut que savoir apprécier les savans actuels, que calculer le nombre des demi-savans, des juges ignorans, le nombre des erreurs répandues par-tout, depuis la fatale circulation de ces poisons littéraires, pour voir l'étendue prodigieuse du mal incurable qu'ont produit les dictionnaires. Il ne faut enfin qu'être l'ami de la vérité, pour gémir de ces abus, pour souhaiter qu'un heureux incendie ensevelisse à jamais dans l'oubli ces honteux monumens de la cupidité & de l'ignorance orgueilleuse.

La faiblesse de l'esprit humain, l'imperfection de nos organes, l'impossibilité où nous sommes d'avoir toutes les observations propres à fonder une bonne théorie, la versatilité de la raison, l'expérience de tous les siecles, tout nous prouve que la certitude ne peut pas ou peut rarement exister pour nous. Comment avons-nous donc la folie d'imaginer la voir par-tout, & l'audace de la citer par-tout? Comment pouvons-nous concevoir un recueil de faits & d'opinions vraies & certaines, lorsque nous avons peu de faits certains, & presque pas une opinion vraie?

Un dictionnaire, pour être utile, devrait être un recueil de vérités connues dans chaque science; mais quelle science peut se vanter d'avoir une chaîne exacte de vérités inconteſtables? Quelle est la science dont chaque partie ait été traitée à fond & épuisée

Digitized by Google

par un homme instruit & méthodique ? Dans les sciences les plus cultivées, il y a beaucoup plus d'endroits incultes qu'il n'y en a de défrichés. Dans toutes, il y a beaucoup plus de ténebres que de lumieres, & cependant dans toutes il y a des dictionnaires ; les langues mortes sont peut-être la seule science où l'on ait pu faire des dictionnaires utiles pour les langues modernes : ils sont encore utiles ; mais si l'on veut qu'ils soient exacts, il faut les varier avec le tems.

On se plaint par-tout qu'il n'y a pas de bons livres élémentaires, & par-tout on multiplie les dictionnaires. C'est élever un édifice avant d'avoir amassé tous les matériaux utiles & nécessaires.

Les connaissances humaines étant si peu avancées, les livres élémentaires étant si rares, que peuvent donc contenir les dictionnaires ? Ou les idées les plus généralement adoptées, ou les opinions du rédacteur, ou l'histoire des contradictions sur chaque article : mais tout cela n'est point la vérité, & le nouveau fatras, ajouté à l'ancien, n'est qu'un obstacle de plus à sa découverte.

Sans doute, si chaque définition portait l'empreinte de la vérité, si chacune, purifiée au creuset, avait été mise hors de doute, un dictionnaire de ces définitions serait un livre précieux ; il rendrait tous les autres inutiles, il abrégerait l'étude, simplifierait la marche dans les sciences, les étendrait en met-

Digitized by Google

tant l'esprit humain à portée de pénétrer plus loin ; mais un pareil ouvrage est une chimere. Quelqu'effort que fasse l'homme, le voile du mystere enveloppera toujours les causes de tout ce qui l'environne. Il sera toujours réduit à tâtonner, à deviner, à hasarder des conjectures qui quelquefois se trouveront mêlées à des vérités : un dictionnaire alors ne peut donc être qu'une compilation de rêveries plus ou moins ingénieuses, des systêmes à la mode, plus ou moins alliés de vérités.

Voilà pourquoi chaque siecle, ou plutôt chaque génération en a vu, en verra créer de nouveaux, & détruire les anciens. Les opinions changent avec les tems, & les recueils des opinions doivent pareillement se succéder.

Ils étaient pénétrés de ces vérités, les philosophes les plus célebres qui ont travaillé à perfectionner les sciences. Aucun d'eux a-t-il entrepris un dictionnaire ? Non : c'est que tous sentaient l'état d'imperfection où étaient nos connaissances. A la vérité, Bayle a fait un dictionnaire ; c'était le seul qui pût être fait ; & il fallait avoir l'esprit qu'il y porta. C'était un relevé des erreurs de tous les siecles, de tous les écrivains ; c'était un monument qu'il consacrait au doute : & les dictionnaires d'aujourd'hui sont des compilations qu'on dédie hardiment à la vérité, quand elle n'est pas encore trouvée.

L'utilité générale est le grand terme où tendent

Digitized by Google

tous les écrivains philosophes, & cette vue leur fournit une nouvelle raison pour ne jamais faire de dictionnaire ; car à qui peut être utile cette compilation ? Est-ce au savant ? Ne doit-il pas plutôt consulter les livres élémentaires, recourir aux sources, à l'observation ? Est-ce à l'ignorant ? Mais un dictionnaire ne lui donnera que des idées incompletes ; mais il lui apprendra ce qu'on pense, & non ce qui est vrai ; mais il ne lui apprendra que des mots ; mais cet ignorant, n'ayant aucune idée sur l'article qu'il consulte, l'entendra mal ; le retiendra mal, l'exprimera mal.

Vous voulez savoir ce qu'est l'acide vitriolique : vous prenez un dictionnaire pour abréger votre travail, & vous l'augmentez ; car il faudra que vous appreniez ce qu'est un acide en général, quels sont ses caracteres, ce que sont les substances salines, en quoi l'acide differe des alkalis, des sels neutres, &c. &c. Il faudra vous plonger dans une étude immense, parcourir trente articles de votre dictionnaire, & vous sortirez fatigué de cette étude, sans en être plus instruit. Si vous ne suivez pas cette voie, que saurez-vous ? Des mots : voilà toute la science des lecteurs de dictionnaires. Un dictionnaire est donc le livre des ignorans, & ne conduit qu'à l'ignorance.

Dictionnaire encyclopédique. Quand il est démontré qu'un bon dictionnaire dans une seule science est une chimere, qu'un mauvais est un obstacle si dan-

Digitized by Google

gereux pour la vérité, de quel œil doit-on regarder un dictionnaire qui embraſſe toutes les ſciences ? Sans doute le projet d'une encyclopédie honore l'eſprit humain ; mais il fallait bien peu connaître ſes limites, pour haſarder ſon exécution. Cependant notre ſiecle a vu finir cette vaſte entrepriſe : mais quel eſt ſon ſort ? Son exiſtence date à peine de vingt ans : que de nouveaux ſavans détruiſent ce coloſſe, & de ſes débris joints à de nouveaux matériaux, en élevent un autre. Laiſſez écouler le même tems, & la nouvelle Encyclopédie aura le même deſtin. Si le goût des dictionnaires univerſels continue, je ne doute pas que chaque génération n'ait ſon Encyclopédie, qui, ſuivant l'uſage, ſera toujours meilleure que les précédentes ; enſorte qu'au bout de deux ſiecles nos deſcendans auront dix Encyclopédies & mille volumes in-4° de plus que nous à parcourir pour devenir ſavans & éclairés : c'eſt-à-dire, que les ténebres ſeront alors completes ; car on peut aſſurer qu'elles augmentent en raiſon du nombre des livres.

Je reſpecte les ſavans dont le zele concourt à cette nouvelle entrepriſe, je rends hommage à leurs lumieres ; mais la vérité l'emporte, & c'eſt elle qui me dicte le langage que je vais tenir. L'univers a juſqu'à préſent admiré les travaux & les découvertes de la plupart d'entr'eux : fallait-il donc les ternir par une entrepriſe auſſi inutile, auſſi dangereuſe ? Fallait-il

Digitized by Google

transformer l'inventeur en compilateur ? Fallait-il, au lieu de découvrir des vérités nouvelles, s'amuſer à recueillir les erreurs anciennes ? Fallait-il ne briſer les hochets des ſiecles paſſés, que pour leur en ſubſtituer d'autres ? L'édifice qu'ils renverſent était ſans ordre, ſans ſymmétrie ; il offrait ici des colonnes ſuperbes, là des ornemens d'un goût gothique ; lézardé, délabré preſque par-tout, il tombait en ruines : mais on rébâtit ſur le même plan quarante autres édifices qui, pour être plus petits, n'en ſeront pas plus réguliers, & on croit les rendre immortels. Que ces ſavans abjurent ce vain eſpoir. Toute Encyclopédie, trop vaſte dans ſon plan, portant ſur des ſciences dont toutes les parties ne ſont pas connues, élevée par cent individus dont les talens ſont inégaux, ſans harmonie dans ſon tout & dans ſes parties, ne peut que multiplier les erreurs, les faux ſavans, les livres, les obſtacles qui ſont ſemés dans l'empire des ſciences, & ne peut par cette raiſon même qu'avoir une exiſtence éphémere, juſqu'à ce qu'une main plus hardie la renverſe pour en élever une autre. En vain les auteurs annoncent que ce dictionnaire comprendra ce qu'il y a de vrai, d'utile, de réel dans chaque ſcience ; & qui jugera ce qui eſt vrai, réel, utile dans chaque ſcience ? C'eſt le faiſeur de dictionnaires ; mais quel titre a-t-il pour juger l'inventeur, pour être écouté, pour être cru ? L'homme de génie qui a parcouru tous les rapports, épuiſé

Digitized by Google

toutes les combinaisons, peut seul apprécier ce qui est vrai, ce qui est utile. L'œil de tout autre écrivain est faible & n'embrasse qu'un horizon étroit. Comment oserait-il juger, lui qui n'a jamais que compilé? Et a-t-il une mesure convenable pour le grand homme? Non : Newton, Montesquieu, pouvaient seuls juger leurs découvertes, marquer la limite du vrai & du faux; & sous ce point de vue, ils pouvaient seuls faire le dictionnaire de la physique, de la géométrie & des loix : ils l'auraient peut-être rendu utile; dans toute autre main, il sera imparfait & pernicieux.

En un mot, ou il y a de bons livres dans chaque science, & il faut se borner à les lire, sans les mettre en dictionnaires; les déchiqueter par forme alphabétique, c'est détruire leur effet & leur utilité : ou il y a peu de bons livres; & dans ce cas, au lieu de s'amuser à compiler les rêveries de tout le genre humain, chaque savant doit se livrer avec ardeur à la recherche de la vérité sur une seule science; alors, par le concours de tous les travaux, peut-être un jour on réunira une somme de vérités, on en formera une chaîne; mais jusqu'à cette époque, on doit regarder une Encyclopédie comme un voile jeté sur les sciences, comme un vrai délit littéraire, puisqu'il tend à épaissir les ténebres.

Journaux. Tel est encore le titre que mérite la fatale invention des livres périodiques, dont l'Europe est inondée.

Digitized by Google

Il faut l'avouer, les premiers littérateurs qui, voyant les avantages de la publicité des ouvrages, pour perfectionner les sciences, imaginerent de présenter au public une fois par mois l'état de la littérature, étaient bien plus propres que leurs successeurs à remplir cette carriere honorable. Consultez les Nouvelles de la république des lettres, ce modele unique de tous les journaux, soit pour la profondeur des connaissances, soit pour le goût, soit pour l'impartialité; l'Histoire critique de la république des lettres, les Nouvelles littéraires, la Bibliotheque ancienne & moderne de Leclere: comparez-les avec nos journaux modernes, & vous verrez la dégradation qu'a réellement essuyée le véritable talent du journaliste. Cependant la partialité dictait quelquefois des articles satyriques; mais ces taches sont rares, tandis qu'il n'est pas un seul article de tel journal aujourd'hui, qui ne laisse percer l'esprit de parti, & qui ne doive donner de la défiance aux lecteurs.

D'ailleurs, on ne voyait pas les journalistes d'alors trancher sur le mérite d'un ouvrage avec un ton scandaleusement décisif; ils en rendaient compte, ils proposaient modestement leurs doutes, ils encourageaient le vrai talent, ils blâmaient avec une sorte de retenue. Je n'ai pas le triste projet de faire une satyre éternelle de mes contemporains; mais consultons les faits, & nous verrons combien les tems, les mœurs, le ton, combien tout est changé. N'a-t-on

Digitized by Google

pas vu des jeunes gens à peine ſortis des bancs de l'école, s'ériger avec audace en régens du Parnaſſe, & donner des leçons aux poëtes dont les drames arrachaient ſur la ſcene des applaudiſſemens univerſels ? N'en a-t-on pas vu d'autres, qui ne ſe doutaient ni de chymie, ni de langues, faire le procès à Maquer, & perſiffler Court de Gebelin ? Au moins quand Bayle pulvériſait un ouvrage rempli de ſophiſmes, quand il prouvait à Maimbourg ſes inepties, ſes menſonges, quand Spanheim appréciait une diſſertation ſur les antiquités, les longues études de l'un & de l'autre & leurs ouvrages leur donnaient le droit de prononcer, & la foule des ſavans applaudiſſait à leur critique raiſonnée.

Mais quand l'ignorance caractériſe un journaliſte obſcur, quand l'imprudence ſeule maſque ſon ignorance, quand, ſans talens, il a des prôneurs & des protecteurs avec des baſſeſſes, ne doit-on pas gémir & regretter que la balance de la juſtice littéraire ſoit confiée à des mains auſſi impures ? Ne doit-on pas dédaigner ſon ſtilet, repouſſer ſon encenſoir, & ne payer que d'un mépris égal & ſa ſatyre & ſes louanges ?

Qu'on ne m'accuſe point ici de faire des portraits : je peins les maux dont j'ai été, dont je ſuis le témoin, ſans penſer aux individus qui les perpétuent. Obſervateur des ſources de la vérité, je dois marquer les obſtacles qui gênent, arrêtent ſa libre circulation. Je dirai donc que les journaux en offrent une foule ; je

Digitized by Google

je dirai qu'ils ont entiérement perdu leur caractere primitif, leur but le plus ſacré, celui d'inſtruire les hommes, de répandre les lumieres, de ſervir de dépôt à la vérité : & comment la trouver, cette vérité *précieuſe*, dans cette foule énorme de journaux, de gazettes, d'annales, &c. multipliés dans tous les pays, au point que la vie de l'homme le plus laborieux ne pourrait ſuffire à les parcourir tous ? Comment la trouver au milieu de ces débats ſcandaleux que les ſavans élevent dans ces arenes pour ſatisfaire leur amour-propre, que les journaliſtes entretiennent pour amuſer le public ? Comment la trouver dans ces arrêts auſſi-tôt caſſés que rendus, dictés des deux côtés par l'ignorance ou la partialité, ſouvent achetés par l'impudence, prononcés plus ſouvent par la partie même ? Comment enfin la trouver, lorſqu'on ſait qu'un journaliſte, forcé au ſilence ſur les matieres les plus importantes, eſt plus ſouvent encore forcé par l'autorité à mentir à lui-même, à ſa propre conſcience ?

Ces abus ſont effrayans, & malheureuſement ils ſont incurables, parce qu'ils ſont le réſultat néceſſaire des entraves multipliées, auxquelles les journaux ſont aſſujettis ; on donne à un homme le privilege de juger Newton ou Voltaire ; l'avide ſpéculateur achete le privilege, & le fait exploiter par quelques ſoudoyés obſcurs ; l'homme de génie qui devrait monter ſur le tribunal, ſourit de pitié & ſe

Digitized by Google

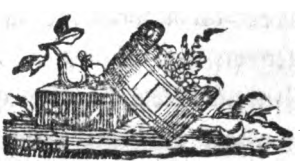
retire. Je me borne à ce fait : j'en pourrais citer cent autres.

Qui le croirait ? ces faits ſont connus du public ; & malgré le mépris où devraient tomber les journaux, ils ſont courus, lus avec avidité, cités même avec confiance. Leur ton déciſif favoriſe la pareſſe de ceux qui n'ont pas aſſez d'idées pour ſe décider eux-mêmes ; leurs ſatyres amuſent la malignité des hommes médiocres, qui ont beſoin de ſe conſoler de leur nullité, & que la vue du génie couvert de gloire afflige & tourmente ; leurs extraits ſuperficiels rabaiſſent les meilleurs livres à la portée des cerveaux les plus étroits ; l'ignorant, métamorphoſé tout-à-coup en ſavant, n'ayant vu que par la lunette du journaliſte, monte avec lui ſur ſon tribunal, cite devant lui les plus grands hommes, & dans ſon délire ſe croit quelquefois leur ſupérieur. Ainſi donc les journaux n'ont pas contribué ſeulement à rendre tout problématique, à déshonorer les lettres, à obſcurcir l'empire de la vérité ; ils ont encore abâtardi les eſprits ; ils les ont habitués à croire ſur parole, à juger ſans examen ; ils les ont rendu incapables de ſe livrer jamais à la recherche de la vérité, en éteignant en eux le goût de l'obſervation & de la méditation, pour y ſubſtituer le bavardage & l'impudence. Encore une fois, lecteurs, voyez ce qui ſe paſſe ſous vos yeux, & jugez-moi. J'oſe atteſter ici les journaliſtes eux-mêmes, les véritables hommes de lettres, que des

Digitized by Google

circonſtances malheureuſes forcent de deſcendre à ce métier, m'entendront & ſe diront : ces tableaux ne ſont que trop vrais. Quant à la tourbe, elle fermera les yeux & frappera : c'eſt ſon rôle ordinaire.

Puis-je, en finiſſant cet article, m'appuyer de l'autorité de Jean-Jaques ? « Qu'eſt-ce qu'un livre périodique, dit-il ? Un ouvrage éphémere, ſans mérite & ſans utilité, dont la lecture négligée & mépriſée par les gens de lettres, ne ſert qu'à donner aux femmes & aux ſots de la vanité ſans inſtruction, & dont le ſort, après avoir brillé le matin ſur la toilette, eſt de mourir le ſoir dans la garde-robe. *Lettre de Rouſſeau à M. Vernes.* Voyez *le tome XXIII de ſes œuvres*, édit. Geneve.



Digitized by Google

PIECES FUGITIVES.

Sur quatorze pages in-8°. *de vers de ſociété, imprimés à Lauſanne ſous le titre de* Recueil de diverſes pieces.

DISONS deux mots de ces vers; puiſqu'ils ſont en quelque ſorte le début d'un jeune poëte, il ſe peut que ces deux mots d'un critique bienveillant lui ſoient de quelque utilité.

Il me ſemble qu'autour de lui il ne recueille guere que des éloges. Il en mérite ſans doute; mais offrons-lui auſſi des avis. Un avis vaut bien une louange: ma propre expérience me l'a appris.

Trop ſouvent on a ſubmergé la fleur naiſſante par des arroſemens trop abondans: la louange prodiguée au talent précoce a nui à ſon développement. Voyez M. François de Neuchateau, que Voltaire avait nommé ſon ſucceſſeur, titre dont il fut toujours très-libéral: la brillante aurore de ce jeune poëte n'a point eu de midi.

M. Bridel a des talens, & il ne viole aucune des regles de la verſification: je ne lui conteſte pas ces deux mérites, & je ne ſuis pas ſurpris qu'il les ait. Cela eſt dans la famille.

Digitized by Google

Mais, s'il veut faire des vers *à imprimer*, qu'il les travaille davantage. A l'exception de ſept ou huit, tous ceux de ſa *petite requête ſur un grand ſujet* ſont trop négligés. Je le renvoie à ce que j'ai dit là-deſſus dans mon article *de Boileau.*

Ce *grand ſujet* de la *petite requête*, c'eſt qu'il ſe trouvait exclus de *la ſouſcription des bals de la cité*, par arrêt du comité, qui exerce la police de ces graves aſſemblées. Il adreſſe donc ſon humble & fervente requête *aux cavaliers* (*a*) *& aux dames* qui le compoſent; il ſe plaint de leur rigueur & leur dit fort pathétiquement:

Tandis que dans vos bals & vos fêtes galantes
Vous goûtez du plaiſir les faveurs ſéduiſantes;
Mépriſés, confondus, réduits tous aux abois,
Nous ſommes à la porte à nous ronger les doigts.
Tel on voit fréquemment un chat du voiſinage
Lorgner un canari renfermé dans ſa cage:
Il tend la patte, il guette, il y revient ſouvent;
Mais l'oiſeau chante & rit des projets du méchant.

Cette comparaiſon originale & gaie eſt à mon gré ce qu'il y a de mieux dans la requête; & je ſerais aſſez porté à croire que c'eſt ici le vrai genre du poëte.

(*a*) Quand M. Bridel relira *la Nouvelle Héloïſe*, nous le prions de faire attention à une petite note, où l'auteur avertit les Gallo-Suiſſes que le mot de *cavalier*, pris dans ce ſens, n'eſt pas du bon uſage.

Digitized by Google

On aimerait que la requête entière fût sur ce ton; que les femmes n'y fussent pas nommées *charmans auteurs des troubles de notre ame;* qu'on n'y appellât pas *divin* (*a*) leur *art de plaire & de séduire*; en un mot, qu'on y voulût un peu moins, comme s'exprime le suppliant,

Du feu sentimental nourrir les étincelles,

qu'il y eût moins de sentiment. Sur quoi je renvoie encore l'aimable & jeune amant des muses à ce que j'en ai dit à l'occasion de Boileau, qui ne prétendait point, comme on sait, à faire couler

Les pleurs sacrés du sentiment;

qui sont profanés quand on les verse à tout propos: ils cessent alors d'être sympathiques. Comment pleurer avec le vieillard qui s'attendrit en vous racontant quelque histoire fort peu intéressante du tems passé, aussi bien qu'en vous parlant de l'immortalité qu'il espere? Jeunes gens, attendons son âge pour l'imiter.

Quatre vers charmans terminent la requête. Le poëte déclare que, sans oser murmurer, il se soumettra à la décision de ses juges, fût-elle défavorable à ses vœux.

Ainsi, quand ma bergere, inconstante & volage,
Reçoit d'un autre amant les soupirs & l'hommage;

(*a*) Et ce vers, qui m'a déplu, plait si fort à M. Bridel, qu'il le répete mot pour mot à la page neuvieme.

Digitized by Google

Je voudrais de l'amour pouvoir briſer le trait:
Mais j'aime... j'aime encor la beauté qui me hait.

Vous devinez que la *requête* a eu ſon plein effet. Une *inconnue* y a fait une réponſe en vers, qui eſt pleine d'aiſance, de naturel, de grace & de légéreté. Le poëte a repliqué; elle a dupliqué; il a tripliqué: l'une toujours en petits (*a*) vers de huit ſyllabes; l'autre en grands alexandrins, ou en vers de dix ſyllabes. (*b*)

Parmi ces derniers j'ai diſtingué ces deux vers gracieux:

Puiſſent vos jours, ainſi qu'une onde pure,
De fleurs en fleurs s'écouler ſans effort!

Un ami du poëte s'étant endormi ſur le Parnaſſe, a rêvé, auſſi en vers, ſur cet inépuiſable ſujet. Il a vu Apollon,

Qui, du tems amuſant l'eſpace,

liſait avec jalouſie la *petite requête* de ſon ami. Et ſon ami lui a fait encore une réponſe en vers, qui commence & finit très-heureuſement. C'eſt la derniere piece du recueil.

Le début eſt une deſcription du matin, non pas

(*a*) Ces vers ſont, à mon avis, de la meſure plus convenable au ſujet. Ce ſont nos *endécaſyllabes*; & ſi on voulait traduire Catulle en vers français, il faudrait les choiſir.

(*b*) Ce ſont nos *iambes*, les plus proſaïques de nos vers. Ils conviennent ſur-tout, ſelon moi, à l'épître & à la comédie.

Digitized by Google

achevée, mais poétique, agréable & facile. La voici.

La nuit s'enfuyait en ſilence;
Et déjà du ſommet des monts
Le dieu du jour *par ſa préſence* (a)
Eclaïrait nos riches vallons.
Déjà la brillante lumiere,
De ſon ſein coulant à grands flots,
Perçait à travers mes rideaux
Et venait ouvrir ma paupiere.

La fin eſt du ſentiment, préſenté comme je crois qu'il faut le préſenter, avec toute la ſimplicité poſſible.

De tous les biens que la nature
Voulut accorder à mes vœux,
Ton amitié conſtante & pure
Eſt le plus flatteur à mes yeux.
Et quand la fortune cruelle
Se plairait à me tourmenter,
Si ton cœur me reſte fidelle,
Je n'aurai rien à regretter.

Voilà, ſelon moi, le vrai langage du ſentiment: il eſt ſans faſte & ſans apprêt. C'eſt ainſi que je trouve plus de ſentiment dans le ſeul vers ſi ſimple, où Boileau ſe définit

Ami de la vertu plutôt que vertueux,

(a) *Par ſa préſence*, eſt ſuperflu. Comment éclairerait-il autrement que *par ſa préſence*? Si dans le vers ſuivant on ſubſtitue *ranimait à éclairait*, peut-être la faute ſerait-elle réparée.

Digitized by Google

que dans une page entiere d'exclamations & d'expreſſions exagérées, par leſquelles on croit

Du feu ſentimental nourrir les étincelles.

L'éditeur de Greſſet dit fort bien à ce propos du genre de ce poëte aimable :

Ce qu'on nomme ailleurs une image,
Fineſſe d'eſprit, ornement,
Y produit l'effet d'un nuage ;
Il obſcurcit le ſentiment.

Je n'appeſantirai pas ma critique ſur ces vers, que je n'aurais point critiqués du tout, s'ils ne me paraiſſaient pas annoncer des talens. Mais il faut pourtant que je reprenne *la trompeuſe flamme* des ſonges (car, à en juger, & par le ſens, & par la conſtruction, ce ne ſaurait être celle des plaiſirs) dans la derniere piece ; & dans la *requête* ce vers inélégant pour l'image, le ſtyle & l'harmonie, où le poëte dit de ſa muſe :

Le pinceau des chagrins a paſſé par-deſſus.

De pareils vers ne ſe pardonnent jamais. C.

Digitized by Google

*Lettre de M. l'abbé Raynal à M. * * *, à Mayence le 28 mars 1782.*

VOUS voulez ſavoir ſi diverſes brochures qui paraiſſent ſous mon nom, ſont réellement de moi. Non, monſieur, jamais je n'ai écrit, jamais je n'écrirai pour ma juſtification. L'Hiſtoire philoſophique & politique des deux Indes, dont on a bien ou mal extrait quelques propoſitions, eſt ſous les yeux du public. C'eſt à ce tribunal, & à ce tribunal ſeul, qu'il appartient de prononcer entre mes accuſateurs & moi. Mon occupation actuelle eſt de recueillir en Allemagne ce qui me manque encore de matériaux pour achever l'Hiſtoire de la révocation de l'édit de Nantes. Si le talent était égal au zele, l'Europe aurait un bon ouvrage de plus.

J'ai l'honneur d'être, &c. *Signé*, RAYNAL.

Digitized by Google

Naturgeſchichte des Niederdeutſchlandes und anderer Gegenden, nebſt häufigen neuen Entdeckungen und Beobachtungen verſchiedener ſeltenen, merkwürdig und wenig bekannten Naturwerke, von J. W. C. A. Freyherrn von HUPSCH, *&c. Ein Theil mit ſieben aufgemalten Kupfertafeln. Nürnberg bey G. N. Raſpe*, 1781.

C'EST-A-DIRE:

Hiſtoire naturelle de la baſſe-Allemagne & d'autres contrées, avec pluſieurs nouvelles découvertes & obſervations de productions naturelles, rares, remarquables & peu connues, par J. G. C. A. baron DE HUPSCH, &c. 1 vol. avec 7 planches coloriées. Nuremberg, chez G. N. Raſpe, 1781.

NOUS annonçons ici un ouvrage qui eſt un des plus intéreſſans pour les provinces de la baſſe-Allemagne, pour les Pays-Bas, & pour les Provinces-Unies, tant par ſon beau plan, que par le contenu important.

Nous donnons ici un extrait du plan imprimé à la tête de l'ouvrage. Il contiendra,

1°. Pluſieurs découvertes de corps naturels, inconnus juſqu'ici, & dignes d'obſervation.

2°. Nouvelles obſervations ſur des productions naturelles, rares & peu connues.

3°. Les deſſins coloriés, avec une courte deſcription

Digitized by Google

des productions naturelles les plus remarquables de la baſſe-Allemagne, par exemple, de pétrifications, foſſiles, minéraux, inſectes, &c. qui ont été trouvés dans les provinces de Cologne, d'Eifel, Juliers, Berg, Treves, Mayence, Lorraine, Naſſau, la Mark, Cleves, Gueldre, Weſtphalie, Liége, Limbourg, Luxembourg, Brabant, Flandre, Hainaut, Namur, Hollande & provinces voiſines.

4°. Les deſſins avec une courte deſcription de différentes productions naturelles, inconnues juſqu'ici, ou peu connues, par exemple, de quelques animaux, plantes, pétrifications exotiques, qui ont été communiqués à l'auteur par des amateurs & amis éloignés, pour en faire la deſcription.

5°. Tout ce qui pourra contribuer à l'agrandiſſement & éclairciſſement de l'hiſtoire naturelle en général, minéralogie, oryctographie, géographie, phyſique, &c. aura ſa place dans cet ouvrage, avec des remarques ſur leurs utilités particulieres.

On changera continuellement les deſſins de pétrifications & foſſiles, tantôt de minéraux, & tantôt d'animaux, & d'autres productions naturelles.

6°. Tous les corps deſſinés dans cet ouvrage ont été peints d'après nature avec un ſoin extraordinaire.

L'éditeur a fait graver les figures d'une maniere exacte, pour ne pas s'écarter de la nature; de ſorte que les figures coloriées repréſenteront parfaitement l'original.

Digitized by Google

L'auteur de cet intéreſſant ouvrage eſt M. le baron de Hupſch à Cologne, dont la vaſte littérature & le mérite ſont connus des ſavans.

M. le baron de Hupſch vient de décrire dans ce premier volume pluſieurs nouvelles découvertes très-curieuſes, relatives, particuliérement à l'oryctographie & à l'hiſtoire naturelle des pétrifications, qui doivent intéreſſer tous les curieux de l'hiſtoire naturelle. Il paraîtra une traduction françaiſe de cet ouvrage.

M. le baron de Hupſch propoſe une correſpondance aux curieux de l'hiſtoire naturelle, & on pourra s'adreſſer immédiatement à lui, à Cologne ſur le Rhin.

Lettre au Journaliſte. Paris, ce 6 mai 1782.

La bonne opinion, monſieur, que l'on a toujours eue de la franchiſe & de la probité des peuples Helvétiens, ſerait certainement bien ſuffiſante pour que je m'en tinſſe au langage de la renommée ſur la bonté de leurs mœurs, dont je dois faire mention dans mon ouvrage. Mais comme il ſerait beaucoup mieux d'y parler d'une maniere étendue de tout ce qui peut faire honneur à la république Suiſſe, & qu'il eſt poſſible que de vrais patriotes, voulant y perpétuer cette pureté de mœurs ſi précieuſe dans tous les gouvernemens,

Digitized by Google

aient inſtitué quelques prix de ſageſſe, d'induſtrie, de fidélité, d'agriculture & de bonnes mœurs, en un mot, quelques fêtes ſemblables à celle de Salency ; j'ai l'honneur de vous prier, monſieur, d'inſérer dans votre Journal l'avis que je vais tranſcrire, perſuadé qu'il me procurera les éclairciſſemens dont j'ai beſoin pour mettre mon livre au jour au plus tard vers la S. Martin prochaine.

Un homme reſpectable & de beaucoup d'eſprit (*a*) brûlant du même feu qui me donna l'idée de ma *Philopatrie* (*b*), a dit dans un de ſes ouvrages :

Pour l'honneur de l'humanité,
Je voudrais que la vérité
A ſes frais entretînt un fidele archiviſte,
Qui des faits vertueux tînt une exacte liſte.
Alors on connaîtrait ce que l'on doit penſer
Du pauvre genre humain que ſi fort on mépriſe :
Ma muſe, en attendant que la charge ſoit priſe,
Ingérons-nous à l'exercer.

Je me ſerais bien gardé de prendre une charge dont M. Lemonnier était ſûrement plus digne que moi, ſi

(*a*) M. l'abbé Lemonnier, auteur de fables charmantes & de très-jolis contes.

(*b*) Nouveau perſonnage iconologique, repréſentant *l'Amour de la patrie*, gravé avec beaucoup de ſoin d'après le deſſin du célebre Cochin, & accompagné d'une brochure en 34 pages in-4°. dont toutes les parties reſpirent le patriotiſme, le plus pur & le plus louable.

Digitized by Google

lui-même il n'eût applaudi au plan que je me propose. J'ai donc, d'après ſon ſuffrage, & pour avoir la gloire de faire quelques proſélites aux bonnes mœurs, entrepris de célébrer le triomphe de la ſageſſe & de la bienfaiſance, par une hiſtoire générale des Roſieres & de toutes les inſtitutions qui ont trait à la vertu. En conſéquence, afin de ne rien perdre de ce qui peut être relatif à mon objet, & pour m'éviter le déſagrément des découvertes que je pourrais faire après l'entrée de mon livre dans la ſociété, j'ai l'honneur de prier MM. les bienfaiſteurs, MM. les magiſtrats, MM. les curés & tous les honnêtes gens de vouloir bien coopérer à l'accompliſſement de mes vues, en me procurant des détails plus ou moins étendus ſur les objets qu'ils croiront du reſſort de mon ouvrage. Ces éclairciſſemens comprennent la date de l'acte de fondation, le nom des inſtituteurs, le motif des inſtitutions, la forme de l'élection, les motifs d'éligibilité, le nom du dernier qui a reçu le prix, ſi l'inſtitution eſt ancienne; mais le nom de tous les couronnés ſi l'établiſſement eſt nouveau; l'époque du couronnement, la deſcription de la cérémonie, la dotation; la date des réglemens qui confirment ces ſortes d'établiſſemens, & celle des autres actes qui en aſſurent la ſtabilité.

Les perſonnes que le motif qui m'anime pourra intéreſſer, voudront bien remettre ou faire remettre, francs de port, à Meſſieurs de la Société Typogra-

Digitized by Google

phique de Neuchatel, avec leur nom ou par anonyme, & le plus tôt qu'il ſera poſſible, tous les éclairciſſemens qu'elles pourront me procurer. L'obligation qui me ſera impoſée par une juſte reconnaiſſance m'inſpirera des vœux, dont ces mêmes perſonnes & leur poſtérité éprouveront les effets; ſûr, comme je le ſuis, que pour une ſi bonne cauſe, le ciel daignera les exaucer.

J'ai l'honneur d'être, &c. MÉTAL.

Relation de la bataille de Saint-Jacques, donnée le 26 août 1444.

LES circonſtances de ce combat, l'un des plus étonnans dont l'hiſtoire ait conſacré la mémoire, ſont abſolument défigurées dans les écrivains français qui en ont fait mention, même dans l'Hiſtoire de France de Villaret, & dans celle de Louis XI par Duclos. Le précis que nous en allons donner eſt tiré des meilleures & des plus anciennes chroniques de la Suiſſe, appuyée du témoignage d'Ænéas-Sylvius, (*a*) depuis pape, ſous le nom de Pie II, qui faiſait

(*a*) Ænéas Sylvius, auteur contemporain, qui fut enſuite pape ſous le nom de Pie II, dit dans la relation de cette journée: « Leur défaite vint de ce qu'étant en trop petit nombre, ils s'étaient épuiſés à force de vaincre. *Ad extremum non victi Suitenſes ſed vincendo fatigati inter ingentes hoſtium catervas ceciderunt.* »

les

les fonctions de secretaire du concile qui se tenait à Bâle dans le tems que ce terrible combat fut livré.

Les Suisses étaient alors en guerre ouverte avec les Autrichiens, & assiégeaient la ville de Zurich, qui s'était brouillée avec les autres cantons & tenait pour l'empereur Frédéric III. Cette ville était aux abois. L'empereur, ayant vainement réclamé les secours des princes de l'Empire, implora l'assistance du roi de France Charles VII. Ce monarque, qui avait alors sur pied une armée formidable, composée de nationaux & d'étrangers, fut charmé de trouver une occasion de la faire subsister quelque tems aux dépens d'autrui. Il était d'ailleurs vivement sollicité par le pape Eugene IV de dissoudre un concile qui venait de le déposer. Charles servit donc l'empereur au-delà de ses desirs, en lui envoyant, sous le commandement du Dauphin son fils, (qui ne se rendit depuis que trop fameux sous le nom de Louis XI) cette armée aguérrie, qui montait à cinquante mille hommes, sans compter les Autrichiens & les Bourguignons dont elle s'accrut chemin faisant. Elle se répandit dans l'Alsace comme un torrent destructeur, & marcha vers la ville de Bâle, au travers de laquelle le Dauphin prétendait se frayer un chemin vers Zurich, après avoir dispersé les peres du concile. Les Suisses, qui ne s'attendaient point à cette levée de boucliers de la part de la France, pressaient vivement un siege qui tirait à sa fin, & pendant lequel

Digitized by Google

le comte de Falkenstein, qui tenait, quoique citoyen de Berne, pour les Autrichiens, avait surpris par trahison la ville de Brugg, où il avait mis tout à feu & à sang, ainsi que tous ses environs. Une grande partie de ces dévastateurs s'étaient retirés avec leur butin dans le château de Farnsburg. Les Suisses, trop peu faits pour digérer de pareils affronts, détacheront de l'armée assiégeante un corps de quatre mille hommes pour s'emparer de ce château & y exterminer ces traîtres. Ce fut à ce petit corps d'armée que parvint la premiere nouvelle de l'arrivée du Dauphin. La régence de Bâle avait envoyé un messager à Séevogel, qui commandait cent cinquante volontaires de ce canton dans ce même corps campé devant Farnsburg, pour lui faire part du danger que courait leur ville, & pour le charger de solliciter les chefs de cette petite armée de venir à leur secours. Ceux-ci ne pouvant pas s'imaginer le danger aussi pressant, & comptant qu'ils auraient encore le tems d'assouvir la vengeance qu'ils avaient juré de tirer des traîtres qu'ils tenaient assiégés, se contenterent d'envoyer aux Bâlois douze cents hommes d'élite, dont ce même Séevogel avec ses volontaires faisait partie. Le noble de Rechberg s'était échappé quelques jours auparavant, à la faveur de la nuit, du château de Farnsburg, & s'était rendu auprès du Dauphin pour le conjurer d'envoyer du secours aux assiégés; ce qui avait accéléré la marche de ce prince, & l'avait vraisemble-

Digitized by Google

blement engagé à pousser le comte de Dammartin avec un corps de huit mille hommes de cavalerie sur Bratelen, village situé à une lieue & demie au-dessus de la ville, & un autre corps à peu près de la même force sur Muttentz, autre village à une petite demi-lieue plus en-deçà. Les douze cents Suisses partis de Farnsburg dans la nuit du 24 au 25 d'août, donnerent vers le matin dans l'avant-garde commandée par le comte de Dammartin. Ils l'attaquent sans hésiter, avec cette intrépidité dont ils donnerent des preuves si éclatantes dans le reste de cette fameuse journée, lui tuent quarante hommes, & le forcent, par une attaque si peu attendue, à se replier sous le corps posté vers Muttentz, où il tint ferme. La grande supériorité du nombre ne ralentit point le courage des douze cents Suisses, ils tombent avec une furie incroyable sur les Armagnacs (*a*) (c'est ainsi qu'on appellait l'armée du Dauphin) qui, trop étonnés d'une pareille audace pour profiter de leur avantage, sont de nouveau battus, & forcés de se replier en désordre sur le gros de leur armée. Les Suisses leur tuent beaucoup de monde, leur enlevent un grand nombre de leurs bannieres, s'emparent

(*a*) On appellait ainsi en général les troupes qui composaient l'armée du Dauphin, du nom d'un comte d'Armagnac, fameux dans les divisions entre les maisons d'Orléans & de Bourgogne, & dont la bande avait commis des désordres affreux.

Digitized by Google

d'une partie de leurs chariots, & les pourſuivent juſqu'au bord de la Birs, riviere qui ſe jette dans le Rhin à un quart de lieue au-deſſus de Bâle. Telle fut la fermeté & la conſtance des Suiſſes dans ces différentes rencontres, que, pour me ſervir des expreſſions d'une vieille chronique françaiſe, lorſque la cavalerie chargea, elle ne fit pas plus d'impreſſion que ſi elle avait attaqué un rocher ou un mur impénétrable. Aucun de ces intrépides guerriers n'était encore tombé ſous les coups des Armagnacs; pluſieurs cependant avaient reçu de grieves bleſſures qui, loin de ralentir leur fureur, ne firent que les irriter davantage. En vain leurs chefs, qui avaient conſervé plus de ſang-froid, & dont l'âge & une expérience plus conſommée admettaient plus de prudence, voulurent les exhorter à ſe borner pour ce jour-là à cette double victoire. Enivrés de leurs ſuccès, toute eſpece de danger ſe dérobe à leurs yeux; ils veulent aller attaquer le Dauphin lui-même, & s'oublient au point d'attribuer à lâcheté la prudence de leurs chefs, qui redoublent d'efforts pour modérer & éclairer leur trop aveugle courage. Il eſt cependant à préſumer que ces mêmes chefs ſeraient parvenus à leur faire prendre un parti plus ſage & plus conforme aux circonſtances, ſi, tandis qu'ils s'abandonnaient à des diſcuſſions dont la liberté républicaine trop fraîchement acquiſe, les tems où l'on vivait, & le peu de progrès qu'avait fait la diſcipline dans les armées

Digitized by Google

d'alors ; ſauvent à peine l'indécence, ils n'avaient été informés que, pendant qu'ils ſe livraient avec trop de chaleur à la pourſuite des troupes du comte de Dammartin, Jean de Rechberg s'était coulé le long de la rive gauche de la Birs, avec un gros corps d'Autrichiens, dans l'intention de les tourner & de les envelopper de tous côtés ; & ſi les inſultes groſſieres, dont les ſoldats Allemands poſtés à l'autre rive de la Birs les accablaient, n'avaient excité plus que jamais leur furie. Ne voyant pas plus de danger à tenter de percer les troupes qu'ils avaient devant eux qu'à choiſir une retraite dont ils ne pouvaient ſupporter l'idée, & que la manœuvre de Rechberg leur rendait d'ailleurs trop difficile ; préſumant outre cela que les Bâlois, inſtruits de leur ſituation, feraient ſortir un corps de troupes de leurs murs, qui, en leur donnant la main, ſeconderait leur entrée dans la ville, qui était le principal objet de leur miſſion, ils n'héſitent plus à quitter le plateau qui s'étend le long de la rive droite de la Birs, vis-à-vis de la maladrerie de S. Jaques, ſur lequel ils s'étaient remis en ordre en ceſſant de pourſuivre Dammartin ; & ne conſultant plus que leur intrépidité héroïque, ils ſe portent d'un pas accéléré, mais dans le plus grand ordre, vers le pont de S. Jaques, où le Dauphin leur avait oppoſé l'élite de ſes gendarmes au nombre de huit mille chevaux, outre pluſieurs troupes de ſa meilleure infanterie. Les Suiſſes, que rien n'était ca-

Digitized by Google

pable d'intimider, s'étant jetés dans la riviere où elle leur parut guéable, la traverserent à gué avec leur impétuosité accoutumée, & ils avaient déjà atteint la rive opposée, lorsque le Dauphin fait tourner sur eux sa nombreuse & redoutable artillerie. Deux cents de nos intrépides guerriers en sont écrasés sur la place, sans compter les blessés; cette affreuse grêle fait une breche si considérable dans ce mur si ferme que l'ordre accoutumé des Suisses opposait d'ordinaire à leurs ennemis, qu'une moitié de cette courageuse phalange se trouva séparée de l'autre, & fut forcée d'aller se poster à quelque distance au-dessous du pont, dans une des isles que forme la Birs, où ces braves gens, accablés de tous côtés par la cavalerie pesamment armée, que soutenaient de gros corps d'infanterie, périrent tous jusqu'au dernier, après avoir combattu avec un acharnement que l'on ne saurait dépeindre, & sacrifié à leurs propres manes six fois autant de leurs ennemis.

Pendant cet affreux massacre, l'autre moitié de ce redoutable bataillon, au nombre de cinq cents, s'était ouvert un passage à travers les batteries françaises & la ligne épaisse de combattans qui les soutenaient; déjà ils se flattaient de pouvoir pénétrer jusques vers les portes de la ville à la faveur des guerriers qui en sortiraient pour leur en faciliter les moyens. Mais les précautions du Dauphin les pri-

Digitized by Google

rent de cette ressource, la seule qui leur restât.

Quoique Bâle se trouvât dénuée dans ce moment de tout secours étranger, aussi-tôt qu'on y fut informé de l'approche de ces braves alliés & des périls qu'il affrontaient pour elle, il s'éleve un murmure général dans la ville, tous les esprits se rempliſſent d'indignation contre les Armagnacs; les citoyens s'arment, se rendent en foule sur la place du marché, & demandent à grands cris qu'on déploie la banniere de l'état. Tandis que le conseil assemblé à la hâte, flotte dans l'irrésolution & craint avec raison d'exposer hors de ses murs les seuls bras armés pour les défendre, un boucher arrache la banniere des mains du banneret, & s'écrie: *que tout bon Bâlois me suive.* Et dans le même instant trois mille citoyens, partie cavalerie, partie fantassins, se mettent en marche; le conseil n'a que le tems de leur ordonner de mettre un peu de paille à leurs baudriers, afin qu'on puisse les reconnaître à ce signe lorsqu'ils rentreraient dans la ville. Ils sortent par la porte d'Æsch; & tandis qu'ils se forment en ordre de bataille près de la chapelle qui se trouve à une portée de fusil de la porte, plusieurs personnes prudentes, qui étaient montées sur les clochers & les plus hautes tours de la ville, découvrirent un corps de dix mille chevaux, que le Dauphin avait embarqué entre Sainte-Marguerite & Gundeldingen, & qui étaient également à portée de prendre en flanc toute

Digitized by Google

troupe qui voudrait se porter de la ville vers Saint-Jaques & de lui couper le retour. Elles apperçurent en même tems sur l'autre rive du Rhin un gros corps d'Autrichiens qui menaçait le petit Bâle. A la vue d'un pareil danger, on envoya messager sur messager pour avertir les troupes sorties de la ville, de suspendre leur marche. Enfin, le bourgmaître Roten, qui faisait en même tems les fonctions de général, vint en personne leur ordonner de rentrer en ville, & les conjurer de ne point exposer par une démarche imprudente leurs propres personnes, leur patrie, leurs concitoyens, leurs femmes & leurs enfans, à une perte inévitable. Ils obéirent à regret, & rentrerent dans Bâle, désespérés de n'avoir pu secourir leurs généreux alliés, & de ce que le Dauphin avait su prévenir par son habileté le coup qu'ils espéraient pouvoir lui porter.

Cependant les cinq cents Suisses que nous avons laissés, travaillant à se frayer un passage vers la ville, ne voyant plus jour à y réussir (& que pouvait le courage d'une troupe si peu nombreuse contre une armée de cinquante mille hommes, avantageusement postée dans une plaine ouverte?) s'étaient jetés dans les bâtimens de la maladrerie & dans l'enclos qui l'avoisine, résolus d'y vendre chérement leur vie. Ils résistèrent pendant quelque tems aux attaques réitérées de l'armée française; mais enfin les Armagnacs entourent la maison, y mettent le feu: deux cents

Digitized by Google

Suiſſes périſſent dans les flammes, ou ſont étouffés par la fumée dans les caves, où ils croyaient trouver un aſyle contre leur fureur : les trois cents reſtans, qui s'étaient mis à couvert des murs de l'enclos, s'y défendirent avec un acharnement & un courage qui n'eut jamais d'exemple. Le Dauphin fait donner un aſſaut à cet enclos par l'élite de ſes troupes : les Suiſſes non-ſeulement le repouſſent avec un affreux carnage, mais pourſuivent encore à grands cris les attaquans juſqu'à une certaine diſtance. A peine avaient-ils regagné leur faible refuge, que des troupes fraîches leur livrent un ſecond aſſaut qu'ils repouſſent avec le même ſuccès, en pourſuivant de nouveau les fuyards juſqu'au gros de l'armée. Enfin le Dauphin fait avancer quatre pieces de gros canons pour abattre les murs de l'enclos, & former une troiſieme attaque : les Suiſſes, quoique fort diminués par tant de combats, maintiennent encore le champ de bataille dans ce troiſieme aſſaut ; mais entourés de tous les côtés, n'ayant plus ni abri, ni eſpace pour manœuvrer, ils s'abandonnent, tout couverts qu'ils ſont de bleſſures, en furieux au milieu de leurs ennemis, & périſſent tous environnés chacun d'un cercle de morts tombés ſous les derniers efforts de leur rage & de leur déſeſpoir.

Ænéas Sylvius, ce témoin impartial & preſqu'oculaire de ce terrible combat, cite, entre pluſieurs autres traits de valeur de cette troupe héroïque,

Digitized by Google

les exemples suivans, que je ne saurais m'empêcher de rapporter. On vit des Suisses s'arracher du corps des fleches ensanglantées, pour les renvoyer à leurs ennemis; d'autres tout mutilés, tout percés de traits & de coups de piques, se jeter encore sur ceux qui les avaient mis dans cet état, & n'expirer qu'après les avoir immolés à leur vengeance. Quatre Armagnacs, dit-il encore, avaient abattu un Suisse sous leurs coups & s'étaient jetés sur lui pour l'achever; un autre Suisse vole à son secours, tue deux des Armagnacs de sa hache d'arme, (*a*) fait fuir les deux autres jusqu'au gros de leur troupe, & emporte sur ses épaules son ami à demi mort, à travers les ennemis, jusques dans l'enclos de la maladrerie; ensuite retournant au combat, il y perdit la vie. On trouve cité par-tout le trait suivant de ce même Burkart Munch, qui avait attiré les Armagnacs dans le pays, & qui, parcourant le champ de bataille quelques heures après la fin du combat, faisait admirer aux Allemands de sa suite la taille avantageuse des Suisses dont le terrein était jonché, & levant la visiere de son casque pour mieux repaître sa vue de ce spectacle, leur disait avec un ris moqueur, *nous nous baignons ici dans un bain de roses.* Un de ces Suisses, qui luttait encore contre la mort, sen-

(*a*) La hache à deux tranchans s'appellait *franciſque*; elle se lançait comme l'*angon*, mais de plus près. L'angon était un petit dard, dont le fer avait deux crochets recourbés.

Digitized by Google

tant renaître toutes ses forces avec la rage que lui inspire cet insolent propos, se leve sur ses deux genoux, empoigne un gros caillou qu'il trouve sous sa main, le lance au visage de ce gentilhomme avec une telle roideur qu'il lui enfonce le nez & les yeux, & lui fait expier par sa mort, & son insulte, & tant de maux dont il était l'auteur.

L'on sait aussi combien peu le Dauphin fut flatté d'une victoire qui lui coûta huit mille hommes de l'élite de ses troupes; avec quel empressement il se prêta aux propositions de paix que les Suisses lui firent immédiatement après; l'estime qu'il conçut pour une nation aussi redoutable, dont il aima mieux se faire une alliée qu'une ennemie; & qu'enfin, cette mémorable journée fut l'époque des relations intimes qui ont uni depuis lors la France avec les Suisses. Elle produisit leur traité avec Charles VII, & ce fut la premiere alliance qu'ils contracterent avec la France. (*a*)

(*a*) Il n'y eut de ce nombre que seize personnes qui se retirerent du champ de bataille. Conformément à l'ancienne discipline de Sparte, ils furent notés d'infamie, pour ne s'être pas sacrifiés pour la patrie. Parmi ceux qui furent griévement blessés & laissés sur le champ de bataille, on n'en trouva que trente-deux qui respiraient encore. Les noms de plusieurs de ces braves combattans furent soigneusement conservés, & ils le sont encore de nos jours.

Il serait assez difficile de fixer le nombre des troupes des deux côtés, qu'ils combattirent dans cette mémora-

Digitized by Google

Noms des capitaines Suiſſes qui ſe trouvèrent à ce combat.

De *Berne.* 600 hommes. On ne connaît que le nom d'un capitaine, *Hans Matters.*

De *Lucerne.* 100 hommes. Le capitaine de la famille des *Hofstetter.*

D'*Ury.* 40 hommes. *Erniſchick*, capitaine.

De *Schwitz.* 50 hommes. *Joſt Reding.* capitaine.

D'*Underwalden.* 40 hommes.

Zug. 50 hommes. *Leiler*, capitaine.

De *Glaris.* 50 hommes. *Wernhard Kilchmatter*, qui ayant été bleſſé & laiſſé pour mort, fut emporté à

---

ble journée. Autant qu'il eſt poſſible d'en juger, en comparant les différentes relations des auteurs français & allemands, l'armée du Dauphin montait au moins à trente mille hommes. Charles VII & ſon fils Louis, par leurs lettres écrites aux princes allemands à cette occaſion, repréſentent la perte totale des Suiſſes comme étant d'environ trois mille hommes : peut-être même ce calcul n'eſt-il pas trop exagéré.

A l'égard des morts du côté du Dauphin, leur nombre eſt encore plus incertain : la perte cependant doit avoir été très-conſidérable ; car il s'arrêta trois jours ſur le champ de bataille ; & afin de mieux cacher le nombre des tués, il fit ſecrétement enterrer leurs corps dans différens endroits des environs. Ajoutez à cela, que, hors d'état d'exécuter les projets qu'il avait formés contre les Suiſſes, il fut forcé de ſe retirer avec les reſtes de ſon armée en Alſace. Ce prince même déclara qu'une ſeconde victoire, pareille à la premiere, ruinerait ſes forces, & il confeſſa généreuſement qu'il n'en avait tiré d'autre avantage que celui de connaitre & d'apprécier le courage des Suiſſes à ſa juſte valeur.

Digitized by Google

Bâle, où il recouvra la ſanté & la vie, & fut enſuite *landamman* dans ſon canton.

De *Soleure.* 260 hommes.

De *Bâle.* environ 150 hommes. Capitaine *Johan-Hermann Sévogel.*

De *Lieſthel.* Quelques perſonnes & quelques payſans.

De *Neuchatel.* (compris dans les troupes de Berne) 50 hommes, ſous le commandement d'*Albert de Tiſſot*, vaillant chevalier. Voyez *Chronique du chapitre de Neuchatel*, rapportée, par M. Boive, dans ſes Recherches ſur l'indigénat helvétique, p. 173, 174 & 175.

A la ſuite d'une courte deſcription de la bataille de Saint-Jacques, l'auteur *du Diction. géographique*, p. 41, fait quelques réflexions, où il paraît oublier tous les avantages que la Suiſſe a tirés des ſuites de ce combat.

Spreng, plus judicieux, n'héſita pas de dire dans l'oraiſon qu'il prononça à Bâle en 1748, en l'honneur du combat de S. Jaques, que cette journée produiſit cinq avantages conſidérables. Comme Bâlois, il met au premier rang *la liberté de Bâle*, que la nobleſſe ne menaçait pas moins que du joug de la ſervitude. Spreng prouve enſuite que ce combat fut le ſalut général de la Suiſſe, & l'humiliation complete des partiſans de la maiſon d'Autriche, qui avaient excité le Dauphin à faire la guerre aux Suiſſes.

Digitized by Google

L'alliance des cantons, conclue en 1452, avec Charles VII, pere du Dauphin vainqueur, & renouvellée en 1463 avec ce même prince, depuis roi ſous le nom de Louis XI, alliance qui a eu les plus heureuſes ſuites pour les deux nations, a été le fruit de la journée de Saint-Jaques; & la ville de Bâle, aggrégée au nombre des cantons en 1501, doit auſſi ſa ſouveraineté à des liaiſons antérieures avec les Suiſſes, & dont le principe ſe trouve de même dans la valeur héroïque des douze cents Helvétiens qui avaient péri en 1444 pour ſa défenſe ſur les bords de la Birs. ZURLAUBEN, *tabl.*

Vers à M. le comte & à Mad. la comteſſe du Nord, ſur leur arrivée à Paris.

Le ciel enfin comble mon eſpérance,
Auguſte couple, heureux époux.
Des rives du Volga vous venez parmi nous;
Vous allez enchanter la France.
Ainſi, pour apprendre à régner,
Pierre quitta le rang ſuprême;
Dans le grand art de gouverner,
Du flambeau de l'exemple il s'éclaira lui-même.
Ce grand homme n'a point dédaigné d'habiter
L'attelier de nos arts & le réduit du ſage;
Et dans ce noble apprentiſſage,
L'Europe a vu combien il a ſu profiter.

Digitized by Google

S'il eût eu, comme vous, une mere immortelle ;
Dont la ſageſſe & les exploits
Eblouiſſent le Nord d'une gloire nouvelle,
Et font par-tout chérir & reſpecter ſes loix,
Eût-il, pour ſe former dans le talent des rois,
Pu jamais rencontrer un plus heureux modele ?
Héritier, comme vous, d'un ſceptre mérité,
Et brillant, comme vous, des fleurs de la jeuneſſe ;
Ce Télémaque ſi vanté,
En parcourant les peuples de la Grece,
N'eut pour compagne, hélas ! que la froide ſageſſe.
Le deſtin vous a mieux traité ;
Et l'Europe à votre côté,
Dans les traits ſéduiſans d'une jeune princeſſe,
Reconnaît à la fois Minerve & la beauté.
Lorſque vous viſitez notre climat proſpere,
Faut-il que des beaux vers le regne ſoit paſſé !
Oui, de cet art brillant le charme fait pour plaire
Eſt par un froid délire aujourd'hui remplacé.
Hélas ! pour vous chanter, nous n'avons plus Voltaire ;
Du Parnaſſe avec lui le luſtre eſt éclipſé.
Mais quand le roſſignol, au fond de ſa retraite,
Ne fait plus aux échos répéter ſes accens,
On prête encor l'oreille aux doux & tendres chants
Du linot & de la fauvette.
Sur ſes bords, couple illuſtre, ainſi que dans les bois,
L'amour vaut Apollon, & tient lieu de génie
Pour chanter ce qu'on aime & fêter les bons rois.
Le ſentiment dans la patrie
Trouve toujours aſſez de voix.
Comme un bon pere aime ſa fille,
Louis aime la France ; &, dans tous ſes projets,

Digitized by Google

Cet amour paternel ſans ceſſe éclate & brille.
Dans le monarque & les ſujets
Vous ne voyez qu'une famille.
Pour goûter ce bonheur tous deux vous êtes faits.
L'aſpect de ces états qui partagent la terre
Vous aura ſans doute occupé.
Culte, langage, mœurs, uſages, caractere,
A votre œil rien n'eſt échappé;
Et vous avez été frappé
De voir combien entr'eux chaque peuple differe.
Mais en vain vous marchez d'un voile enveloppé,
Par-tout on vous devine à vos talens de plaire.
De Pétersbourg à Vienne, & de Rome à Paris,
Tous les cœurs avec vous ſe mettent du voyage;
Et de vos dons charmans tous les peuples épris,
N'auront jamais pour vous qu'un culte & qu'un langage.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

ERRATA.

L'auteur de la *Lettre à M. C...* Journal de juin, p. 58, ayant demandé qu'on inſérât dans celui-ci la correction de quelques fautes faites par ſon copiſte, nous nous empreſſons de ſatisfaire à ſa demande.

Pag. 64, l. 15, féroces & flatteurs, *liſ.* favoris & flatteurs. Pag. 66, l. 3, comme par tout pays, *liſ.* comme dans tous les pays. Pag. 72, l. 10, elles ſe nourriſſent, *liſez*, elles la nourriſſent. Pag. 75, l. 8, *le mot* auſſi *eſt de trop.* Pag. 73, l. 23, combien vous ſacrifiez, *liſ.* combien vous avez ſacrifié.

TABLE.

Oeuvres de Jean-Jaques Rouſſeau, &c. page 3
Recherches phyſiques ſur l'électricité, &c. 31
Lettres d'un voyageur Anglais, &c. 39
Extrait d'un ouvrage qui s'imprime actuellement, &c. 52
PIECES FUGITIVES. 68

Digitized by Google

NOUVELLES POLITIQUES.

RUSSIE.

PÉTERSBOURG. Les difficultés qui avaient été faites de la part du Danemarck, relativement à l'admiſſion du roi de Pruſſe à la neutralité armée, ayant été applanies, l'échange de la ratification aura lieu inceſſamment.

La commiſſion de commerce a, dit-on, déjà remis à l'impératrice ſon avis ſur le traité que la cour de Danemarck a propoſé il y a quelque tems. Les Danois, ſelon ce traité, doivent jouir des mêmes privileges que les Anglois.

ALLEMAGNE.

Vienne. Le 10 juin, l'empereur, revenu la veille de Luxembourg, donna, comme roi de Boheme, l'inveſtiture au prince archevêque d'Olmutz, de la principauté d'Olmutz, des droits regaliens, & des autres privileges qui y ſont attachés. Cette cérémonie s'eſt faite avec beaucoup de ſolemnité, le prince archevêque ayant reçu en perſonne l'inveſtiture. Il va être établi une commiſſion qui adminiſtrera tous les biens eccléſiaſtiques des états de la maiſon d'Autriche; elle donnera annuellement à chaque individu du clergé tout ce qui lui eſt néceſſaire pour vivre décemment, & ſelon ſon état ou ſa dignité; mais on croit que le reſte ſera verſé

Digitized by Google

en tout ou en partie dans le tréſor public, ce qui ferait une ſomme conſidérable.

Cette capitale eſt actuellement éclairée par des lanternes qui s'allument tous les ſoirs lorſqu'il n'y a pas de lune.

Les habitans de la Pologne Autrichienne vont être affranchis de la ſervitude, révolution qui leur fera ſentir toute l'étendue de leur bonheur.

Le baron de Walmode, miniſtre plénipotentiaire de l'électorat de Hanovre à la cour impériale, a acheté du prince de Schwartzenberg le comté de Gomborn-Neuſtadt en Weſtphalie, pour la ſomme de ſept cents mille florins : l'acquiſition de ce comté lui donne le droit de voix & de ſéance dans l'aſſemblée du cercle de Weſtphalie, & à la diete de l'Empire ſur le banc des comtes de ce cercle. L'empereur l'élevera, dit-on, à la dignité de comte du S. Empire.

Dreſde. S. A. E. épouſe de notre ſouverain, eſt accouchée heureuſement le 21 juin, d'une princeſſe qui a été nommée Maria-Auguſta-Nepomucena-Antonia-Franciſca-Xaveria-Alonza. Les parrains ſont l'empereur, l'impératrice de Ruſſie, le roi de Pruſſe, Mad. l'électrice Palatine & Mad. l'électrice douairiere de Baviere. Il a paru une ordonnance qui permet non-ſeulement aux catholiques romains le libre exercice de leur religion, mais qui leur laiſſe encore la liberté d'acheter des maiſons dans toutes les villes de cet électorat, d'y obtenir les droits de maîtriſe & de bourgeoiſie, dont ils étaient entiérement privés.

Francfort. Nous parlâmes dans le numéro précédent, d'Henriette Muller du Mecklenbourg-Schwerin, qui s'eſt adreſſée au roi de Pruſſe pour lui demander un établiſſement dans ſes états, après qu'elle

Digitized by Google

se serait mariée. Elle a obtenu ce qu'elle désirait ; ayant satisfait à la condition qu'elle s'était imposée elle-même : elle s'est mariée à un jeune homme honnête garçon, mais aussi peu fortuné qu'elle. Le roi leur a fait donner une maison avec grange & écurie, des bestiaux, & un terrein assez considérable pour former un jour une bonne ferme dans les environs de Neustadt sur la Dosse.

On apprend par des lettres de Malte, que le grand-maître a approuvé le plan pour l'établissement de vingt-huit commanderies & quatre bénéfices de l'ordre dans le duché de Baviere. Ces nouvelles commanderies ont été incorporées à la langue anglaise sous le nom de langue anglo-bavaroise. A cette occasion, le grand-maître a nommé le comte Minucci, ministre de l'électeur Palatin duc de Baviere, qui était chargé de ce plan, grand-croix de l'ordre de Malte, & lui a fait présent d'une croix de l'ordre, montée en brillans.

ITALIE.

Rome. Sa sainteté est de retour en cette capitale depuis le 13 juin, qu'elle arriva au milieu des acclamations d'un peuple innombrable. Après s'être reposé trois jours, le quatrieme, le saint-pere donna audience à ses ministres & à ceux des cours étrangeres.

On écrit de Naples qu'il doit y arriver dans peu un ambassadeur du roi de Maroc, à qui l'on prépare le palais du prince Théora à Chiaja, & la cour doit déjà y avoir nommé un majordome de semaine pour l'accompagner.

ANGLETERRE.

Londres. Les nouvelles reçues de l'Amérique septentrionale, font mention de l'arrivée de sir Gui Carleton, commandant en chef des armées Britan-

Digitized by Google

niques dans ces parages. Le général Clinton a débarqué à Portſmouth le 11 juin, venant de New-Yorck ſur la frégate *la Péarl*, & le 12 il arriva le ſoir en cette capitale: il fut préſenté dès le lendemain au roi. Après avoir vu quelques miniſtres, il eut une très-longue conférence avec S. M. On prétend que les nouvelles qu'il apporte ſont très-intéreſſantes; mais juſqu'ici le gouvernement n'en a publié aucune, enſorte que l'on ne ſait à quoi s'en tenir à cet égard. Mais en général il paraît que ſon ſucceſſeur n'a pas trouvé les eſprits auſſi bien diſpoſés qu'on l'eſpérait ici. Les Américains n'accepteront point la paix à moins que leur indépendance ne ſoit abſolument reconnue, & on leur offre les mêmes conditions qu'à l'Irlande, enſorte que l'on eſt encore éloigné. La victoire du lord Rodney rend le miniſtere plus difficile ſur les conditions; mais les Américains paraiſſent être réſolus à tout ſacrifier pour obtenir ce qu'ils demandent. On comptait regagner les provinces en détail: il ſemblait qu'il y avait quelques diſſentimens entr'elles, & l'on ſe flattait de pouvoir en profiter, mais elles ſont unanimes pour ne point rentrer ſous le joug de la Grande-Bretagne, & pour rompre abſolument tous les liens qui les uniſſaient à ce royaume: d'ailleurs, elles ne veulent pas de paix ſéparée, & croiraient manquer à la France, en acceptant les offres que le miniſtere leur a faites.

Le 1 juillet, le marquis de Rockingham, premier lord de la tréſorerie, eſt mort dans la cinquante-deuxieme année de ſon âge. Sa perte afflige toutes les claſſes de l'état; il était entré en dernier lieu dans le miniſtere, & ſa mort occaſionne de très-grands changemens dans la nouvelle adminiſtration. La retraite de M. Fox & celle du lord Cavendish, avec ſon parti, ſont déclarées. Cette révolution prouve

Digitized by Google

que le marquis de Rockingham ſoutenait le nouveau miniſtere en conciliant les eſprits. Le lord Shelburne devient premier lord de la tréſorerie : c'eſt à cette nomination que l'on attribue principalement la retraite de M. Fox. Lord Shelburne a un ſyſtême abſolument contraire à l'indépendance de l'Amérique, & M. Fox deſirait qu'elle fût reconnue.

L'Irlande ne paraît pas abſolument ſatisfaite de ce qu'elle a obtenu juſqu'ici : la ſéance du parlement de ce royaume du 14 juin, offre des débats remarquables. M. Grattan dit que la révocation de l'acte de la ſixieme année du regne de George I lui paraiſſait ſuffiſante pour tranquilliſer les Irlandais ; M. Flood ſoutint au contraire, que renoncer à l'exercice d'un droit n'était pas renoncer au droit même, ni avouer une prétention contraire à ce droit, & qu'ainſi, pour avoir une ſécurité légale, il fallait obtenir une renonciation authentique & ſolemnelle. L'Irlande aſpire donc à une indépendance abſolue & dégagée de toutes connexions étrangeres. Cependant, dans la même ſéance, les communes de ce royaume réſolurent de céder à la Grande-Bretagne cinq mille des douze mille de troupes réglées qui ſont affectées à la défenſe de l'Irlande.

L'amiral Roſs a reçu ordre de ſe rendre des Dunes à Portſmouth, & de s'y joindre au lord Howe, dont l'eſcadre ſera forte alors de cinquante-un vaiſſeaux de ligne : il ira chercher l'armée navale combinée dans la Manche ; & ſi celle-ci évite le combat, la nôtre ſe portera directement ſur Gibraltar.

FRANCE.

Verſailles. Un édit, portant établiſſement d'un troiſieme vingtieme, qui ne ceſſera que trois ans après la publication de la paix, a été préſenté le vendredi 5 de ce mois au parlement, les chambres aſſemblées.

Digitized by Google

Une petite députation de ce corps se rendit le jeudi 11 ici, pour présenter à S. M. des représentations à ce sujet. Le roi répondit que son parlement devait se reposer sur lui du soin de soulager ses sujets dès qu'il lui serait possible ; que la continuation de la guerre exigeant qu'il tirât d'eux de nouveaux secours, il avait préféré l'établissement d'un troisieme vingtieme à d'autres emprunts. Il a été registré le 12 au parlement, les chambres assemblées, à commencer du premier janvier prochain, & à cesser trois ans après le jour de la publication de la paix. Cet édit prouve que l'on n'est pas aussi près d'avoir la paix qu'on le desire. Cependant le lord Gréenville est toujours à Paris, & l'on y attend d'un jour à l'autre le lord Richemond, duc d'Aubigni. Le premier a déjà eu des conférences avec M. de Vergennes ; mais on n'est encore d'accord sur aucun point : les Anglais ne peuvent se résoudre à reconnaître l'indépendance de l'Amérique, & le roi veut absolument procurer une liberté entiere aux treize provinces unies de l'Amérique septentrionale.

M. de la Motte-Piquet est sorti le 6 de Brest avec neuf vaisseaux de ligne, & le 7 il a joint l'armée navale combinée. Le 25 juin l'armée combinée apperçut une flotte ennemie, composée de vingt-huit voiles, sous l'escorte du *Portland* de 50, de *l'Oiseau* de 32, de *la Danaé* de 24 canons, & du bricq *le Merlin*. Nos frégates ne purent joindre ces derniers ; mais elles s'emparerent de dix-huit vaisseaux, dont dix étaient chargés de seize cents quatre-vingt tonneaux d'eau-de-vie, de sel, vin & une grande quantité de vivres ; mais on calcule qu'ils n'avaient pas au-delà de trois cents hommes à bord.

Le 12 de ce mois on croyait Mgr. le comte d'Artois auprès de S. M. Catholique. Ce prince, pour se rendre à Madrid, n'a pas suivi la route du Roussillon

Digitized by Google

& de la Catalogne ; mais il s'eſt rendu de Baïonne dans la Navarre. M. le duc de Bourbon eſt parti ſeulement le 15 du mois pour l'Eſpagne.

Ce ſera ſeulement lorſque Mgr. le comte d'Artois ſera arrivé au camp de Saint-Roch, que l'on commencera l'attaque de Gibraltar : en attendant, on fait toutes les diſpoſitions qui peuvent en aſſurer le ſuccès.

Le fait ſuivant, rapporté dans la feuille Américaine intitulée, *le Boſton indépendant*, *Chronicle du* 12 *mars* 1782, doit faire comprendre combien les peuples de ces contrées doivent être peu diſpoſés à ſe réconcilier avec les Anglais. « Nous avons trouvé (dit le capitaine Gerrish, de la milice de la Nouvelle-Angleterre) parmi le butin enlevé aux ſauvages, huit groſſes balles contenant les péricrânes de nos infortunés compatriotes tués par les Indiens ſur les frontieres de New-York, de New-Yerſey, de Penſylvanie, de Virginie, 1°. quarante-trois chevelures de ſoldats du congrès, tués en diverſes eſcarmouches, ſoixante-deux de fermiers tués dans leurs maiſons pendant la nuit, quatre-vingt-dix-huit chevelures de fermiers tués en leurs maiſons en plein jour ; quatre-vingt-dix-ſept péricrânes de fermiers tués dans les champs : cent & deux chevelures de fermiers, dont dix-huit ont été brûlés vifs, après avoir ſubi l'opération du ſcalpel comme les autres, & avoir eu les ongles arrachés, &c. quatre-vingt-huit chevelures de femmes qui toutes étaient meres ; cent quatre-vingt-treize de garçons ; deux cents onze de filles de différens âges. Le 8e ballot eſt un mêlange de toutes les eſpeces au nombre de cent & vingt-deux, avec une boîte d'écorce de bouleau contenant les péricrânes de vingt-neuf petits enfans. Tous ces horribles trophées, déployés ſur des cerceaux peints & décorés de toutes les marques triomphantes des Indiens, ont été pré-

Digitized by Google

ſentés au gouverneur du Canada, pour être par lui tranſmis en Angleterre. Une lettre non moins révoltante accompagnait ces préſens. « Nous deſirons, y diſent les Indiens, que V. E. tranſmette de l'autre côté de l'eau ces chevelures au grand roi, pour qu'il puiſſe les remarquer & ſe repoſer, & voir notre perſévérance à détruire ſes ennemis, & être convaincu que ces préſens n'ont pas été donnés à un peuple ingrat. » Enſuite vient un billet, ſigné James Crawfurt, qui porte ce qui ſuit: je ne doute point que V. E. ne juge à propos de donner quelqu'encouragement ultérieur à ces honnêtes gens. Les préſens qui me ſeront conſignés pour eux ſeront diſtribués avec prudence & fidélité.

P A Y S - B A S.

De la Haie. La flotte du Texel a enfin mis à la voile le 7 de ce mois: elle eſt forte de dix vaiſſeaux de ligne & de huit de moyenne grandeur, & ſera commandée par le vice-amiral Harſcinck. Les diviſions le ſeront par le vice-amiral comte de Byland, & par le commodore van Hoeg. Elle a ſous ſon convoi les bâtimens de la compagnie des Indes, qu'elle eſcortera juſquà une certaine hauteur, après quoi elle rentrera dans le port, où elle ſe renforcera de quelques vaiſſeaux de ligne qui ne ſe ſont pas trouvés prêts au moment de ſon départ; & prenant le large une ſeconde fois, elle agira avec celle de France contre l'ennemi commun.

F I N.

Digitized by Google